

N° 43. — 11 Novembre 1921.

LE GOSSE

avec Charlie CHAPLIN et
Jackie GOOGAN
est présenté dans tous les bons Cinémas

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



Jackie COOGAN

PHOTO EVANS

= LES TROIS = MOUSQUETAIRES

(PATHÉ-CONSORTIUM ÉDITEUR)

sont publiés en feuilleton dans
les importants quotidiens de Province

Le Petit Marseillais
MARSEILLE

La Petite Gironde
BORDEAUX

Le Petit Méridional
MONTPELLIER

L'Ouest-Éclair
RENNES

La Dépêche du Nord-Est
REIMS

*Le Journal des Ardennes
et du Nord-Est*

Le Télégramme du Nord

*Le Télégramme
du Pas-de-Calais et de
la Somme*

*La Dépêche du Centre
et de l'Ouest*
TOURS

La Loire Républicaine
ST-ÉTIENNE

La Montagne
CLERMONT-FERRAND

Le Combat Périgourdin
PÉRIGUEUX

-- Succès de Location formidable --

plus de 800 Etablissements ayant retenu

Les Trois Mousquetaires

Le Numéro 1 fr.

N° 43

11 Novembre 1921

Cinémagazine

Hebdomadaire Illustré paraissant le Vendredi

ABONNEMENTS		JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE Directeurs		ABONNEMENTS	
France	Un an 40 fr.	3, Rue Rossini, PARIS (9 ^e) - Tél. : Gutenberg 32-32	Les Abonnements partent du premier de chaque mois. (La Publicité est reçue aux Bureaux du Journal)	Étranger	Un an 50 fr.
	Six mois 22 fr.				Six mois 28 fr.
	Trois mois 12 fr.				Trois mois 15 fr.
	Un mois 4 fr.				Un mois 5 fr.
Chèque postal N° 309 08				Fairement par mandat-carte international	

PETIT RECENSEMENT ARTISTIQUE ET SENTIMENTAL

Cette enquête a pour but de renseigner nos lecteurs sur leurs artistes favoris en donnant la parole aux intéressés eux-mêmes. Nous avons déjà publié les réponses de Régina Badet, Gaby Morlay, Marcel Lévesque, Musidora, Madeleine Aïle, Sandra Milowanoff, Huguette Duflos, Léon Mathot, René Cresté, Georges Biscot, France Dhélia, Paul Capellani, Juliette Malherbe, Ginette Archambault, Baron fils, Georges Mauloy, Gina Rely, Jean Dax, Geneviève Félix, Edouard Mathé, Georges Melchior, Nadette Darson, Romuald Joubé, Simon Vaudry, Jeanne Desclos, Charles Vanel, Stacia de Napierkowska, Fernand Herrmann, Maguy Deliac, Louise Colliney.

CLAUDE MÉRILLE

Votre nom et prénom habituels ? — *Claude Méréille.*

Quel est le prénom que vous auriez préféré ? — *Le mien.*

Votre petit nom d'amitié ? — *Madouce.*

Lieu de naissance ? — *Paris.*

Quel est le premier film que vous avez tourné ? — *Le Roman d'un Mousse.*

De tous vos rôles quel est celui que vous préférez ? — *Milady des Trois Mousquetaires.*

Aimez-vous la critique ? — *Relativement.*

Avez-vous des superstitions ? — *Oh ! oui.*

Quel est votre fétiche ? — *Mon chat noir.*

Quel est votre nombre favori ? — *200.000 francs de rente.*

La fleur que vous aimez ? — *Celle que vous me jetez.*

Quelle nuance préférez-vous ? — *Celle de mon teint.*

Quel est votre parfum de prédilection ? — *Celui de la forêt mouillée.*

Fumez-vous ? — *Mais, bien sûr !*

Aimez-vous les gourmandises ? — *De quelles gourmandises voulez-vous parler.*

Lesquelles ? — *Oui, lesquelles ?*

Votre devise ? — *Gloire et fortune !*

Quelle est votre ambition ? — *Je les ai toutes.*

Quel est votre héros ? — *Je n'en ai point.*

A qui accordez-vous votre sympathie ? — *A celui qui me comprend.*

Avez-vous des manies ? — *Terriblement.*

Êtes-vous fidèle ? — *Le caniche lui-même !*

Si vous vous reconnaissez des défauts, quels sont-ils ? — *Une ambitieuse modestie.*

Si vous vous reconnaissez des qualités, quelles sont-elles ? — *Vous vous doutez bien que je crois les avoir toutes.*

Quels sont vos auteurs favoris : écrivains, musiciens ? — *Ils sont trop !*

Votre peintre préféré ? — *Barrère.*

Votre photographie préférée ? — *Quel curieux !*



Photo Pathé.

Claude Méréille

Les artistes désireux de prendre part à notre petit recensement sont priés de nous en aviser sans tarder.

L'Association des Amis du Cinéma, formée entre les Rédacteurs et les Abonnés de CINÉMAGAZINE, a été fondée le 28 Avril 1921.

Buts de l'Association :

1° Fournir aux fervents de l'écran l'occasion de se connaître et de se réunir pour échanger leurs idées ;

2° Les mettre à même de coopérer à la préparation des programmes cinématographiques et d'y faire prévaloir leurs desiderata ;

3° Leur permettre de travailler en commun, à généraliser l'utilisation du cinématographe dans le domaine scientifique et l'instruction de la jeunesse ;

4° Rechercher tous les moyens pour étendre son action dans la propagande commerciale et industrielle, etc., etc.

Les Amis du Cinéma peuvent correspondre au moyen du « Courrier des Amis du Cinéma ».

Pour recevoir leur carte de sociétaire, il leur suffit d'envoyer leur adhésion accompagnée du montant de la cotisation, qui a été fixée à **Deux francs par an**.

Nous tenons à la disposition des Amis notre insigne pour la boutonnière. Il existe également monté en broche pour les dames. Le prix en est de **Deux francs**. Ajouter 0 fr. 50 pour frais d'envoi.

Afin de permettre à nos lecteurs qui ne sont pas encore abonnés, de se faire inscrire à l'Association, nous acceptons les abonnements d'un an payables en dix mensualités de 4 fr.

Pour cette catégorie d'abonnés, il ne sera pas fait de recouvrements, afin d'éviter des frais inutiles. Nous prions donc nos abonnés mensuels de nous envoyer régulièrement leur mensualité au début de chaque mois.

Plus nous serons nombreux, plus nous serons à même d'atteindre les buts que poursuit notre Association :

Nos Abonnés nous écrivent...

Lettre ouverte

à Messieurs les Exploitants

« Si vous pensez, comme moi, que le spectateur est une espèce, qui, bien que commune, a droit pourtant à quelque considération, alors, vous n'applaudirez pas à l'innovation de cet établissement avisé des boulevards, où, certain dimanche, on imagina de tripler, voire même quadrupler la vitesse de projection de deux films-vedettes dont on disait le plus grand bien.

« J'avoue qu'ils me firent, à moi, comme à tous mes congénères spectateurs, l'effet d'une course effrénée de bolides admirablement réglés. Mais d'effet artistique, point. Ce n'est évidemment pas le moyen de nous aider à goûter quiètement les dernières superproductions. J'ai entendu, ce jour-là, gronder autour de moi : « c'est indigne, c'est honteux ». Mais la projection se déroulait de plus belle. Sans doute, cette simple remarque portera-t-elle plus de fruits, placée sous le bienveillant égide de *Cinémagazine*.

« Je veux bien dire, pour la défense de l'accusé que, comme partout ailleurs, les séances y sont permanentes et ininterrompues, et qu'il y était peut-être d'un puissant intérêt — dont pourtant les causes m'échappent — de les écouter un tantinet, le dimanche en particulier.

« C'est la seule explication qu'il convient de donner à ces galopades de Derby d'Epsom, auxquelles nous convia un opérateur qui, pour être facétieux ou malhabile, respectait peut-être un supérieur et mystérieux mot d'ordre.

« Il n'y eut qu'un individu pour se déclarer mécontent : le spectateur. Mais, fit-il pas mieux que de se plaindre ?

« Je pense, voyez-vous, Messieurs, avec cet individu de spectateur, qu'un peu de tact et beaucoup plus de mesure, feraient mieux, que ce rare léger je-m'en-fichisme, afin aussi que l'appellation d'exploitant ne devienne jamais un douteux caembour.

« Notre œil ne percevant aisément qu'une douzaine environ d'images chaque seconde, pour quoi diable prétendre lui en infliger trente-six ?

« CH. CASABIANCA,

« Un fervent « ami du Cinéma. »

Les Amis du Cinéma nous écrivent

Colombes, le 21 octobre.

« Messieurs,

Voilà à peine un mois que je suis abonné à *Cinémagazine* et c'est avec admiration que je le lis, chaque vendredi, lorsque je le reçois. Tout est expliqué, on ne peut mieux.

C'est par la partie biographique que j'ai appris à connaître mes artistes préférés, et cela est une grande chose pour le lecteur.

Il y a quelque temps, lorsque mon correspondant de Liverpool est venu me rendre visite, je lui ai montré ma collection de *Cinémagazine*, il a trouvé ces petites brochures si intéressantes qu'il m'a prié de les lui envoyer chaque semaine.

Je vous assure que lui, comme moi d'ailleurs, attend avec impatience le jour où il reçoit son cher *Cinémagazine*.

J'y tiens tellement, à cette collection, que j'en prends soin comme s'il s'agissait de ma personne.

Je termine ma lettre en vous adressant mes plus sincères félicitations. UN AMI DU CINÉMA.



Charlie Chaplin dans son dernier film « The Idle Class »

CHARLOT

M. Louis Delluc est l'auteur de plusieurs ouvrages fort estimés d'esthétique cinématographique. Cinéma et C^{ie}, Photogénie, La Jungle du Cinéma lui valurent de nombreuses sympathies. Il vient de publier une très curieuse et attachante monographie consacrée à CHARLOT (1). Il a bien voulu offrir à *Cinémagazine* un extrait de ce nouveau livre. Nos lecteurs goûteront ainsi avec nous les rares qualités qui font de M. Louis Delluc un maître écrivain et un critique des plus pénétrants.

LA vie de Charlie Chaplin est un film gai. Autrefois on appelait les films-farces des « courses-poursuites ». Il fallait que ces productions fussent très courtes, mais plus bourrées de faits et d'actes que le plus riche feuilleton romanesque.

La vie de Chaplin est courte et abondante comme trente-six mélodrames bien construits. Elle comporte beaucoup d'amertume.

Dans la banlieue de Londres, naquit, au printemps 1889, Charles Spencer Chaplin, fils d'un chanteur et d'une danseuse. Le père mourut. La mère dansait. Il y eut de la maladie, de la misère et des jours de faim dans cette paradoxale famille semblable à beaucoup de familles de Whitechapel, de Lime-house — et de Charles Dickens en particulier.

(1) CHARLOT est en vente à *Cinémagazine*. Prix : 6 francs. Envoi franco.

La danseuse avait, dit-on, un beau talent de mime. C'est pourquoi elle était obligée de gagner sa vie comme couturière en chambre, et c'est pourquoi elle enseignait à Charlie et à son aîné Sydney l'art nourricier de la couture à l'âge de six ou sept ans. Il est probable qu'elle leur enseigna aussi, par ses confidences, ou par son exemple, ce qu'elle savait de la science du silence.

Les gosses tâtèrent bientôt de la scène. Charlie n'avait pas dix ans qu'il s'essayait au music-hall comme « boy ». Un de ses meilleurs films, *Sunny-side*, le montre dansant et voltant avec une grâce exquise de — disons-le — « excentric girl ». Ses débuts dans la troupe des *Lancashire Lads* consistaient en gigues naïves armées de sabots. On a la chance avec soi ou on ne l'a pas. Et que pensez-vous du début pénible d'un boy de huit ans qui doit compliquer d'une paire de sabots son labeur difficile ? Mais les plus petits commencent par le sport aux

collèges d'Eton, Oxford, Cambridge et ailleurs.

Charlie connut un jour les rôles de grande envergure. On lui confia, par un de ces hasards qui servent à établir la réputation de flair d'un directeur de théâtre, le personnage de Billy, le groom de Sherlock Holmes, — vous savez le gamin mystérieux et fûté qui comprend si bien les talents de son maître et qui l'aime avec une sentimentalité critique du meilleur goût.

Le meilleur de son métier — et de soi-même — Charlie l'apprit, toujours à Londres, dans la fameuse et quasi classique troupe de pantomime de Karno. Toutes les traditions de la comédie humoristique sont conservées chez Karno. Acrobatie, parodie, rire funèbres, mélancolie désopilante, sketches, danses, jongleries, tout cela uni et fondu sur un thème sobre, c'est la source de ce comique anglais, actuellement sans rival. Le répertoire en est aussi limité que ceux de la tragédie. Les poètes dramatiques brodent sur Agamemnon, sur Electre, sur Phèdre et leurs cousins depuis trois mille ans. La pantomime anglaise — et la troupe Karno surtout — brodait et brode perpétuellement sur des thèmes d'imagerie, comme le *Voleur d'une bicyclette*, le *Joueur de billard*, la *Rentrée de l'Ivrogne*, le *Leçon de boxe*, l'*Envers du Music-Hall*, l'*Envers d'un drame romantique*, sans oublier le *Gentleman éméché qui escalade les réverbères*, le *Pianiste*, le *Chanteur qui prépare sa chanson et qui ne chante jamais*, le *Prestidigitateur maladroit*, etc., etc... Ces contes-farces ne sont pas drôles, comme on le croit ingénument, rien que par le flegme des interprètes, ou par les gifles, les coups de pied au derrière et les tartes à la crème. Il y a sur toute la terre des clowns qui en font autant. (Voir les cirques espagnols et italiens.) La farce anglaise a d'abord un rythme incroyable et surtout elle s'impose par la synthèse. Tout est dosé, ramassé, concentré.

Tout frappe avec une sûreté de poing derrière lequel il y a un boxeur de grand style. Tout éclate comme un coup de canon inattendu. Vous avez parfois une impression de désordre ? Vous avez la même impression devant une multiplication où sont beaucoup de chiffres. Aucune des bavures du guignol lyonnais. Pas de ce « tapons-nous-sur-le-ventre » qui est l'atmosphère du café-concert français. Rien de la ligne nette et tendre des arabesques latines ou des fioritures dont la pantomime méditerranéenne ne se débarrassa pas avec Debureau,

Rouffe, Thalès, Séverin. La comédie mimée des Anglais est une rude synthèse. On ne lui résiste pas.

Une personnalité aussi marquée que celle de Chaplin — et compliquée d'atavismes français et espagnol — ne pouvait rencontrer meilleur terrain d'apprentissage. Il avait dix-sept ans quand il entra chez Karno. Il accepta des rôles modestes. Il travailla durement. Il suivit la troupe en Amérique, revint à Londres avec elle, l'accompagna de nouveau à New-York, regagna l'Angleterre, et pendant quatre ou cinq ans mania ce répertoire précis et suggestif. Il devait s'en souvenir plus tard au cinéma. Par exemple, le film : *Charlot au music-hall* rappelle absolument la pantomime : *Une Soirée dans un music-hall anglais* où il avait eu du succès. Et son fameux monologue cinégraphique *Charlot rentre tard (One A. M.)* est la réplique d'une comédie mimée sur le même thème où Fred Karno tenait, je crois, le personnage du gentleman pochard, et où les meubles, tapis, accessoires, étaient « interprétés » par des acteurs : ainsi la peau d'ours, dont l'importance bouffe est si grande, était « interprétée », deux ans avant Chaplin, par Max Dearly qui entraînait chez Karno ses qualités de fantaisiste.

Grâce à Chaplin, la comédie anglaise conquiert le cinéma américain. Les films bouffes américains consistaient — il y en a encore beaucoup de ce genre — en coups et trépidations d'une grossièreté extrême, mais déclanchaient le rire cependant.

Quand la Keystone C^o engagea le jeune mime anglais, il y a sept ou huit ans au plus, son début consterna la direction. Il n'avait pu se plier exactement aux mœurs scéniques de la Maison. Déjà attaché à l'expression, il avait appris chez Fred Karno que la joyeuse épilepsie du corps est vaine sans les mouvements — ou les défauts de mouvements — du masque.

La défroque qu'il s'était composée parut banale. Ses camarades recherchaient soigneusement des excentricités de costume, de perruque, de maquillage. Chaplin s'en tint à une tenue déjà vue, un peu simplifiée, stylisée en somme et *exprima*. Après lui avoir proposé de lui résilier son contrat, les directeurs de la Keystone C^o comprirent que Chaplin n'était pas une marionnette ordinaire, mais un comédien, un interprète, un artiste. Ils le comprirent si bien qu'ils s'évertuèrent à transformer en « artistes » les pitres agités de leur compagnie et à parer

ces partenaires de Chaplin d'une grâce parodique toute semblable.

De là cette évolution heureuse du film comique américain. La Keystone C^o y gagna une fortune. Les camarades de Chaplin y gagnèrent la conscience de leur personnalité : nous les avons retrouvés depuis lors sous

Mack Sennett. Facile à contenter jadis comme le premier régisseur venu, c'est aujourd'hui un vrai compositeur de films. *Mickey* a établi son talent et aussi les folles comédies à baigneuses dont le rythme nous fait songer à Offenbach et quelquefois à Stravinsky. De plus, il a, consciemment ou



UNE PAUSE PENDANT « THE KID »

Pour que *The Kid (Le Gosse)* soit un chef-d'œuvre, Charlie n'a point commencé par penser que *Le Gosse* sera un chef-d'œuvre. Il pense qu'un Gosse est un chef-d'œuvre. Et s'il admire le petit Jackie Coogan, nous l'admirerons.

un jour nouveau. Roscoe Arbuckle (Fatty) est devenu le prestigieux meneur de jeu de bandes irrésistiblement alambiquées ; Mabel, ex-petite poule insignifiante, est la Mabel Normand de *Mickey* et de *Joan of Plattsburg* ; Mack Swain (Ambroise) a élargi sa gaieté trop directe dans les films récents de Chaplin.

Quant au metteur en scène qui avait reçu Charlie aux studios de Los Angelès, c'est

non, donné des indications remarquables pour ce chapitre de la photogénie qui sera considérable un jour : le nu au cinéma.

* * *

En 1915, les petits films insensés de la Keystone étaient célèbres de par Charlie Chaplin. Cette production se répandit sur toute la terre. Elle entra même en France.

bien que certains pensaient : *Ce n'est pas drôle. Parlez-moi de Rigadin !*... Quelques mois avaient fait de Chaplin, sous le pseudonyme de Charlie, Carlitto ou Charlot, ce qui est encore : l'homme le plus célèbre du monde. Jusqu'à nouvel ordre, il éclipsa en renommée Jeanne d'Arc, Louis XIV et Napoléon qui puissent rivaliser en notoriété. Sans doute cette gloire est-elle provisoire. N'est-il pas étrange qu'elle se soit créée si vite et si fort ?

Les propositions dorées abondent. Chaplin traite avec la Essanay Co et débute dans ses studios de Chicago avec *Charlot apprenti* (*Charlie at work*) aux appointements de 6.250 fr. par semaine. De là il retourne, toujours pour Essanay Co, à San Francisco, où il tourne *Charlot fait la noce* (*Charlie's night out*), *Charlot boxeur* (*Champion Charlie*), *Charlot cambrioleur* (*Police*), etc. Tout le monde a vu cette délicieuse série d'Essanay où Chaplin a pu donner des notes aussi diverses que *Charlot vagabond* (*Charlie the tramp*) ou *Mam'zelle Charlot* (*Charlie the perfect lady*), et surtout *Charlot marin* (*Shanghaïed*), *Charlot veut se marier* (*Charlie's elopement*), *Charlot au music-hall* (*Charlie at the show*).

Il y adopte une partenaire supérieurement photogénique : Edna Purviance, qui fut depuis, sa partenaire dans tous les films. La jolie blonde, d'abord une camarade, fut ensuite la plus intéressante expérience de Chaplin qui façonna ce masque, lui donna de la force et du style et n'en rompit jamais le charme naturel.

On voit aussi auprès d'eux Ben Turpin, l'agité, bon acrobate qui se transforme en bon comédien.

* *

Entre temps, Chaplin essayait de réaliser un film dramatique. C'est tout naturel. Il y a en lui cette sorte de grâce française, méridionale même, qui l'approche du drame sentimental. Il est cousin de d'Artagnan.

Sa tragédie cinégraphique ne semble pas avoir cependant de parenté avec Alexandre Dumas père. Mais nous ne la verrons sans doute jamais, car après plusieurs semaines de travail il dut s'interrompre, forcé, par contrat avec Essanay, d'achever sa série comique.

Cela vaut mieux ainsi. Il n'était pas mûr pour s'abandonner aux larmes. Dans les films qu'il composa ensuite, il mêla à la

farce de brèves minutes d'émotion qui valent tout un drame. Dans sa *Carmen*, il termine la parodie par une expression angoissante et désespérée que nous n'avons malheureusement jamais vue aux interprètes de Don José.

* *

Quand l'engagement de l'Essanay prit fin, Chaplin en plein triomphe, s'amusa quelques semaines à se laisser fêter, écouta les éloges intéressés, et brusquement signa avec la Mutual Film Corporation le contrat sensationnel qui lui valut la réputation d'un homme gagnant un million par an.

A vrai dire, le contrat n'envisageait qu'un an et dépassait à peine le demi-million, moyennant quoi Chaplin devait fournir douze films. Si peu qu'on soit informé des nécessités du cinéma et des goûts minutieux de Chaplin, on conviendra que la livraison de douze bons films en douze mois est un paradoxe. Chaplin y parvint presque et ne se consacra guère plus d'un an à la réalisation de cette suite éblouissante — satirique, attendrie, cinglante, ardente, — où l'on doit tout citer et retenir et admirer.

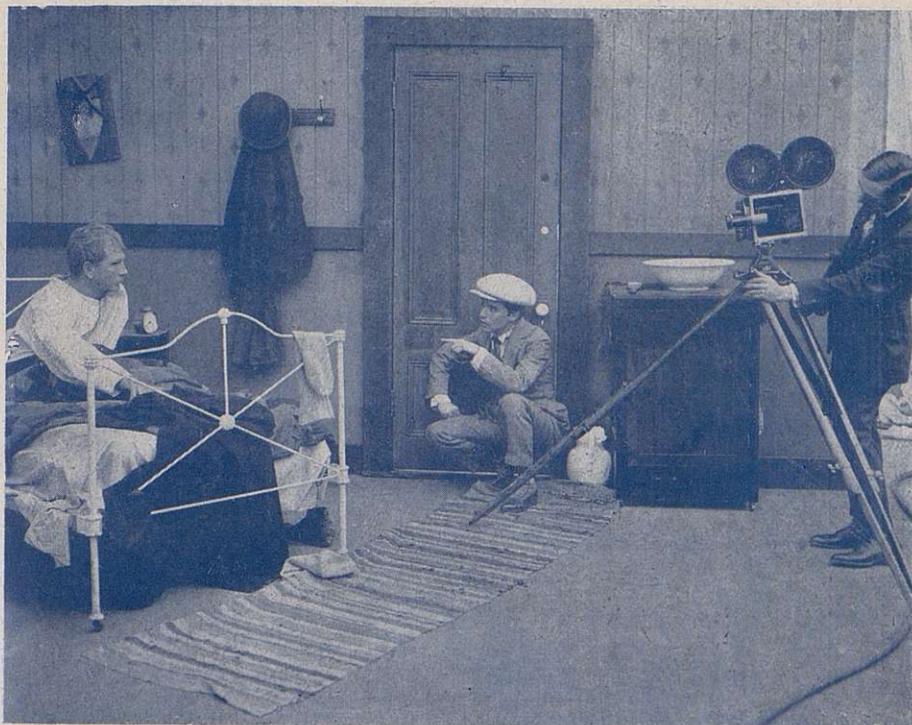
Charlot chef de rayon (*The Floorwalker*), *Charlot pompier* (*The Fireman*), *Charlot musicien* (*The Vagabond*), *Charlot rentre tard* (*One A. M.*), *Charlot chez l'usurier* (*The Pawn Shop*), *Charlot fait du cinéma* (*Behind the screen*), *Charlot patine* (*The Rink*), *Charlot ne s'en fait pas* (*Easy Street*), *Charlot fait une cure* (*The Cure*), *Charlot voyage* (*The Immigrant*), *Charlot s'évade* (*The Adventurer*), tel est le tableau. La différence qu'il y a entre le titre anglais et la traduction française peut surprendre. Il semble que le préposé n'ait jamais connu l'anglais, — ni le cinéma. Mais comme, en France, on donne un titre nouveau à ces œuvres, le hasard n'est pas incapable d'obtenir un jour la traduction vraie.

En même temps que ces films marquent un épanouissement du talent de Chaplin et un progrès technique de la mise en scène, ils obtiennent ce que Chaplin, *mime anglais*, a si obstinément demandé : la suppression des tartes à la crème abusives, des coups pour les coups, des chutes inutiles au rythme bouffe du récit. Enfin les personnages sont des types non seulement pour tel ou tel film, mais forment un ensemble spécial, avec des caractères, comme la comédie italienne du XVII^e et comme la pantomime britannique du XIX^e. Il est pro-

bable que si, au contraire du théâtre, le cinéma ne reniait pas chaque jour ce qu'il a fait la veille, il se serait constitué un répertoire de types bouffes et de parodies visuelles tout à fait curieux. Mais ces essais suivent le tourbillon dévorateur de Chaplin — qui ne serait pas Chaplin s'il était capable de piétiner au même endroit.

deux ans de retard) l'éclat de ce talent puissant et tourmenté.

Une autre production, *The Kid*, exécutée en marge de la combinaison First National, témoignera de plus d'ampleur encore. *The Kid*, c'est le gosse. Et je ne sais pourquoi j'associe parfois ce titre à *Kim*. Le nervosissime Charlie est-il si loin



UNE IDYLLE AUX CHAMPS

Charlie sermonne sévèrement Tom Wilson, le brutal patron de Charlie dans le film, bien docile maintenant et terrible ensuite quand Charlie, directeur, sera devenu un « poor Charlie » misérable, douloureux, battu.

* *

La fortune de Chaplin grandit après la série Mutual. En 1918, il signe avec la First National Exhibitors Association pour une série de huit films au taux global de un million de dollars.

Chaplin profite de ces conditions confortables qui lui assurent l'indépendance morale et matérielle, et il se livre tout entier, plus libre d'invention, plus sévère pour soi en même temps, plus lui enfin.

Une Vie de chien (*A dog's life*), *Charlot soldat* (*Shoulder Arms*), *Une Idylle aux Champs* (*Sunny side*) et *A day's pleasure* ont déjà prouvé partout (même à Paris avec

des jeunes Hindous britannisés dont parle Kipling, père de *Kim* le délicat ?

* *

L'histoire de ce petit homme brun, souriant, frisé, est simple comme ses braves yeux clairs.

Beaucoup d'actions venues, semble-t-il, d'un seul jet, mais un souci moral ininterrompu les enveloppe. Cela nous regarde à peine.

L'interviewer ne vous en dirait pas beaucoup plus. Chaplin, ajouterait-il, est un milliardaire sauvage et paisible. Il habite une gentille villa californienne ; il écrit du

matin au soir quand il ne tourne pas. Il tourne du matin au soir quand il n'écrit pas.

C'est un petit bonhomme bien sage dont la tête bout.

Avec ses amis, il est gai. Gai comme un acteur. Douglas Fairbanks et Mary Pickford sont ses meilleurs copains. Il lit toute espèce

galopins de Hollywood et de Los Angeles avec qui il a fait de bonnes parties.

Les passions de Charlie ne lui valent que mécomptes, comme à tout vrai poète. Charlie, le comique désespéré, a eu un baby — qui est mort au bout de peu de mois. Charlie a beaucoup pleuré. Cela ne nous regarde pas.



CHARLOT SOLDAT

Est-ce l'interlude de « la jeune Troyenne pleurant sur sa patrie absente » ? Est-ce le fifre de Cyrano de Bergerac ? Presque. Pis. Micux. C'est la guerre.

de livres. Il joue du violon. Il triture du piano, il pratique le dictaphone. Le moulin à pellicules est tout de même son meilleur instrument. Et sa meilleure passion.

Il a d'autres passions. Celle des enfants, par exemple. On voit peu de mômes dans ses films. Il les étudie beaucoup cependant. Peut-être les aime-t-il trop pour les disséquer sous forme de photographies. Les enfants l'adorent. Je ne parle pas seulement du public de toute la terre. Je parle des

Charlie a aimé Mildred Harris, la jolie têtue. Il l'a épousé. Du jour au lendemain la petite Mildred Harris est devenue Mildred Harris Chaplin, — une star. C'est toujours ça de gagné. Les voilà divorcés maintenant ! La bien-aimée a dit que le chéri la privait de pain, se saoulait et tapait dur. Charlie n'a rien dit. Il a un peu maigri. Le voilà de nouveau tout seul. Il ne serait pas lui s'il n'était pas seul. Poor man !

LOUIS DELLUC

L'Almanach du Cinéma

— paraîtra prochainement —

Tout le monde voudra le posséder

L'Éducation artistique par le film

Nous avons annoncé dans un récent numéro (1) que M. Bruneau, inspecteur de l'enseignement artistique et professionnel de la Ville de Paris, venait de renoncer à poursuivre à l'École des Arts Décoratifs, où il est professeur, l'éducation de ses élèves par le Cinéma. C'est en plein succès que

Nous formulons même à ce moment le vœu que l'École des Beaux-Arts, qui s'englu dans la routine, finit par se rallier aux idées de M. Bruneau et par adopter cette méthode qui en deux ans a formé des dessinateurs de talent. Notre vœu ne s'est pas réalisé et nous le regrettons.

LA LEÇON SUR LES QUAIS, A GRENELLE



LA LEÇON

Un film représentant les travailleurs d'un quai, à Grenelle, est projeté aux élèves, qui observent les mouvements.



LES RÉSULTATS

Les élèves s'inspirant du film qui se déroule sous leurs yeux, exécutent des croquis merveilleux de vérité.

M. Bruneau se voit contraint d'abandonner sa méthode.

Le manque de crédits seul oblige le professeur à éloigner — momentanément, espérons-le — de sa salle de cours, l'appareil de projection.

Nos lecteurs sont au courant des expériences pédagogiques de M. Bruneau. Le premier numéro de Cinémagazine contenait, ils s'en souviennent, un article qui leur était consacré. Dès cette époque, nous signalions que le professeur de l'École des Arts décoratifs disposait de crédits insu fisants et que ses efforts n'étaient peut-être pas assez encouragés. Nous nous imaginions alors que devant les résultats obtenus, l'enseignement de M. Bruneau attirerait l'attention du Ministère de l'Instruction publique et que toutes facilités seraient accordées au novateur pour appliquer sa méthode et la propager.

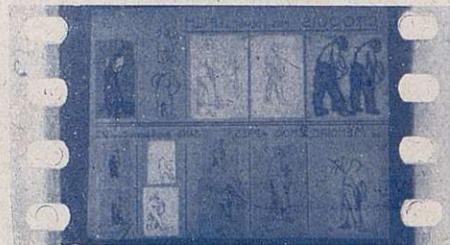
Faudra-t-il qu'encore une fois l'étranger nous donne l'exemple, pour que ceux qui ont la responsabilité de diriger notre enseignement artistique, acceptent enfin la collaboration du cinéma, dont cependant la valeur éducatrice n'est plus à démontrer !

M. Bruneau livré à lui-même et pour ainsi dire à ses seules ressources pécuniaires, a mené la lutte avec zèle. Il est allé jusqu'au bout, a connu la victoire, mais faute de crédits, nous l'avons dit, a dû revenir à la vieille méthode de l'enseignement du dessin sur le modèle inanimé (plâtres, statues) et par le modèle vivant.

M. Bruneau ne récrimine pas. Il nous en voudra même de

notre protestation. Il se résigne, ayant l'air de dire qu'il n'était pas autorisé à faire ces expériences et qu'il n'a en somme que ce qu'il mérite. Nous ne pouvons, nous, adopter une telle attitude et nous nous permettons, contrairement à M. Bruneau, de protester.

DÉVELOPPEMENT DE LA MÉMOIRE



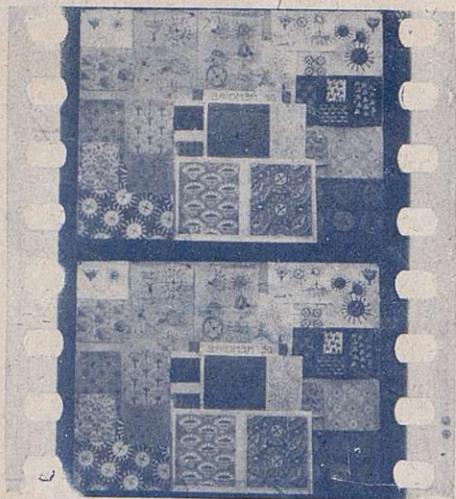
Tranche supérieure. — Reproduction de croquis pris devant le film.

Tranche inférieure. — Reproduction de croquis faits deux mois après, sans avertissement et en deux minutes.

(1) N° 41, p. 28.

Il est impossible que M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, ne s'émeuve pas. Il est impossible qu'un homme d'idées esthétiques si larges, M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts, ne prenne

CULTURE DE LA MÉMOIRE



Compositions décoratives faites d'après le film Gaumont sur une méduse vue au microscope. Dessins faits de mémoire.

pas à cœur de donner à M. Bruneau les moyens de poursuivre son effort.

La Ville de Paris a fait son devoir, vis-à-vis du professeur des Arts décoratifs et l'a aidé de toutes ses forces. Grâce à elle, M. Bruneau a pu enrichir sa bibliothèque de films nouveaux, grâce à elle, il a diffusé son enseignement en maintes conférences applaudies et notamment à la Ligue de l'Enseignement, à la Société des Amis de Paris, à la Société de l'Art à l'École, à la Société française de Photographie. Nous sommes heureux de féliciter à cette occasion les hauts fonctionnaires et le Conseil municipal parisien, qui ont compris l'importance du problème et qui n'ont rien négligé pour encourager un novateur.

M. Bruneau en juin dernier, a vu s'ouvrir devant lui les portes du Collège de France, où il fit une conférence sur sa méthode. Une assistance de savants et d'étudiants, écouta avec surprise le professeur des Arts décoratifs exposer son système d'éducation artistique et montra par ses applaudissements qu'elle approuvait le conférencier.

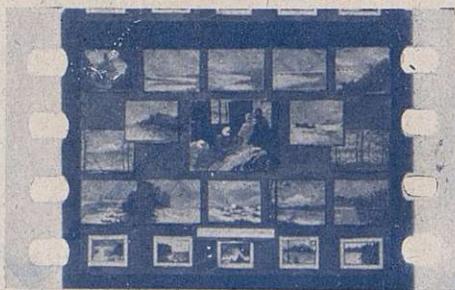
Un homme qui a toujours été à l'avant-garde de la Cinématographie française et qui a tout fait pour elle, M. Léon Gaumont,

ne pouvait pas se désintéresser de l'effort de M. Bruneau. On sait que le directeur de la firme Gaumont a développé de son mieux l'industrie des films d'enseignement. Tâche ingrate et guère rémunératrice, car le film éducateur n'est pas de vente courante.

M. Léon Gaumont a offert à M. Bruneau de lui tourner *gracieusement* un film expliquant sa méthode. Ce film qui sera intitulé : « L'éducation artistique par le film » est à peu près terminé. M. Bruneau qui en assure à l'heure actuelle le montage, nous l'a projeté. Voilà certes une bande qui consolera l'éminent professeur de tous ses déboires. Elle est destinée, en effet, à connaître le succès. M. Léon Gaumont a droit aux remerciements des amis sincères du cinéma. Un tel film doit amener des adeptes à l'art muet. Il nous paraît invraisemblable que les peintres, que les sculpteurs qui jugent de parti pris le cinéma, ne se rendent pas à l'évidence en le voyant à l'écran.

M. Bruneau a excellemment résumé sa méthode dans ce film. Il a accumulé les preuves que son enseignement était le meilleur. Il ne se contente pas d'affirmer, il démontre. Le plus prévenu ne pourra faire autrement que de s'incliner.

Nous avons déjà exposé ici même la méthode du professeur de l'École des Arts décoratifs, nous n'y reviendrons pas en détails. Rappelons toutefois que les élèves assistent à la projection d'un film quelconque, la salle est à demi-éclairée, ils

EFFETS DE NATURE
ENTIÈREMENT DE MÉMOIRE

Ces croquis ont été faits longtemps après avoir vu des films documentaires de voyage, par M. Nicolane, élève de 2^e année.

prennent des croquis, s'exercent à saisir un mouvement. Ou bien ils regardent un film, sans avoir le droit de prendre des croquis et dessinent ensuite une fois la projection finie. Ils arrivent ainsi à acquérir

une parfaite sûreté de main et une excellente faculté d'observation.

Selon M. Bruneau, le cinéma auxiliaire d'un professeur de dessin, permet à ce dernier de *promener* ses élèves dans tous les milieux, sans quitter la salle de cours, ce qui est évidemment un gain appréciable de temps. Les élèves peuvent « croquer » à leur aise des attitudes variées, comme s'ils étaient dans la rue, mais sans être dérangés par les curieux.

Le film « L'éducation artistique par le film » initiera le spectateur à cet enseignement. Son scénario a été composé par M. Bruneau lui-même. Nous regrettons de ne pas disposer d'assez de place pour l'analyser point par point. Indiquons néanmoins ses grandes lignes.

M. Bruneau insiste d'abord sur ce qu'il appelle « La leçon d'observation ». L'on voit des croquis d'élèves faits par les élèves sur un sujet donné par le professeur. Il s'agit par exemple, de dessiner de mémoire et en ne s'inspirant que de ce qu'ils ont pu apercevoir dans la rue, un mouvement simple de paveur. Les mêmes élèves, leurs croquis finis, voient projeter un film représentant un paveur. La projection a lieu plusieurs fois de suite. Les élèves observent et ne font leurs croquis qu'après, de mémoire.

On se trouve donc en présence de deux sortes de croquis, ceux faits *avant* et ceux faits *après*. On conçoit qu'ils précieuses

OBSERVATION ET CULTURE DE LA MÉMOIRE

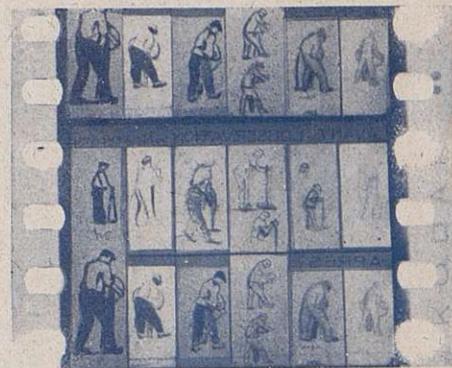


Reproduction d'un croquis du paveur fait devant le film et repris. Cette œuvre est due à un élève de 1^{re} année, M. Denonain, qui n'avait jamais dessiné de mouvements d'après nature avant les séances de cinéma.

indications sont fournies par la comparaison de ces dessins. Le professeur montre à ses élèves que leur faculté d'observation et leur mémoire n'étaient pas encore très développées, puisque les croquis d'*avant* n'ont pas la vérité de ceux d'*après*. Il y a

en effet, un progrès nettement marqué dans ces derniers. Il est aisé de s'en rendre compte lorsque dans le film de M. Bruneau, on aperçoit les deux catégories de dessins, présentées ensemble.

LEÇON D'OBSERVATION



Tranche supérieure. — Reproduction de croquis d'élèves faits sans avoir vu aucun film, avec le simple souvenir de mouvements observés dans la rue.

Tranche inférieure. — Reproduction de croquis des mêmes élèves, faits après l'observation de mouvements dans le film Le Paveur.

Le professeur de l'École des Arts décoratifs a particulièrement développé, grâce à sa méthode, les facultés d'observation et est parvenu à fixer en l'esprit des élèves le souvenir des formes. Cette méthode s'est justement affirmée par là, supérieure aux précédentes qui laissaient de côté ces deux facultés essentielles : le sens de l'observation, la mémoire et conséquemment l'imagination.

Le film de M. Bruneau reproduit des croquis pris devant un film (celui du paveur, par exemple) et des croquis faits par les mêmes élèves deux mois après, de *mémoire*, et en deux minutes, sur le même sujet. Précisons d'ailleurs que cet exercice est fait à l'improviste, sans avertissement préalable du professeur, qui se contente de dire : « Vous allez exécuter en deux minutes, des croquis représentant les mouvements essentiels faits par un paveur. Vous vous inspirerez du film que vous avez vu ici il y a deux mois. »

Le film de M. Bruneau est là pour nous donner les résultats obtenus. Ils sont probants. Un élève de première année, M. Denonain, qui n'avait jamais dessiné de mouvement d'après nature avant les séances de cinéma, exécuta ainsi de remarquables croquis, qu'il reprit ensuite et qui sont d'une

grande valeur artistique. Des élèves de première année également, dessinèrent de mémoire une méduse vue au microscope (Film du plankton marin de Gaumont).

Un élève de 2^e année, M. Nicolane dessina entièrement de mémoire des effets de nature fort beaux.

Nous voyons successivement à l'écran des croquis pris par M. Denonain devant le film et des compositions de mémoire, sur la pêche aux moules ; des croquis sur les carriers, les boxeurs (une journée d'entraînement de Carpentier) ; des croquis sur une leçon d'anatomie ; des croquis d'architecture ; des croquis d'expressions ; etc.

Nous pouvons même nous faire une idée encore plus précise, car voici le film pris sur les quais à Grenelle, qui permet aux élèves de dessiner les croquis qu'on nous projette ensuite.

CROQUIS DE MÉMOIRE



Ces dessins sont l'œuvre d'un élève de 2^e année à l'École des Arts décoratifs ; ils ont été croqués dans la rue par cet élève que le cinéma a entraîné à traduire rapidement ce qu'il voit.

Les élèves ainsi entraînés, exécutent dans la rue de rapides croquis ou simplement observent et complètent chez eux de mémoire. Ils acquièrent ainsi une grande sûreté de main. Nous n'en voulons pour preuve que les croquis de mémoire, exécutés par M. H. Münsch, élève de deuxième année.

Le film Gaumont « L'éducation artistique par le film » fait sous la direction de M. Bruneau, nous en sommes certains, le pouvoir magique de rallier les hésitants. Grâce à lui, ceux qui ont la direction de l'enseignement artistique en France, pourront se convaincre que le cinéma est à la base de la culture artisti-

que et que la méthode Bruneau est supérieure aux méthodes actuellement en usage. Ou alors, si ce film n'obtient pas ce résultat, c'est à désespérer.

PIERRE DESCLAUX.

Paradoxes sur le film ennuyeux

Le but du cinéma peut-il se définir en deux lignes ? Pourquoi non ? Il est, de l'avis unanime, de distraire, instruire, amuser et, comme tous les arts, de faire éprouver des sentiments et des sensations. Or, il est d'évidence que des films procurent ou prétendent procurer des sensations multiples. On n'en veut pour preuve que la façon dont ils sont annoncés. Nous lisons sur les affiches, comptes rendus, communiqués, programmes : comédie sentimentale, comique, documentaire, drame, pièce gaie ; film angoissant, fantaisiste, hilarant, tragique, on le déclare même impressionnant, émouvant et sensationnel, trois épithètes de relative pureté.

On tient par conséquent à nous émouvoir, à nous toucher, à nous faire rire, à nous

faire pleurer ; à nous faire peur, même, mais jamais, jamais, on ne nous dit que nous allons assister à la projection d'un film ennuyeux. Pourtant, l'ennui est une sensation que l'homme connaît dans la vie et retrouve au cinéma... quelquefois. Serait-ce que les auteurs, éditeurs ou lanceurs d'un film ennuyeux auraient une pudeur à en cacher la vertu ? Nous ne le croyons pas, c'est, de leur part, un oubli, simplement et très évidemment !

Il est certain — mais si, mais si — que certains films sont ennuyeux, parce qu'ils ont été voulus tels, on a tenu absolument à faire éprouver aux spectateurs une sensation de spleen. Le « cafard », alors, devrait être affiché tout comme la joie et l'angoisse. D'abord, ce ne doit pas être facile de fabri-

quer ces films d'une banalité désespérante (encore une sensation, ça, le désespoir) et puis, si les gens qui s'ennuient dans l'existence ne viennent pas voir un film qu'on leur a dit rasant, ceux qui au contraire s'amuse follement en temps ordinaire et que les soucis n'effleurent même pas se précipiteront pour l'applaudir.

Critiquer les films ennuyeux, nous en avons le droit s'ils nous sont annoncés comme amusants ou émouvants, mais si l'on a la franchise de les qualifier d'avance comme ils le méritent, nous les trouverons parfaits. Faire bâiller, ce n'est pas un don tellement répandu.

Allons, combinez même des situations destinées à nous ennuyer, nous spectateurs, rééditez les histoires les plus stupidement pâles en les faisant interpréter par des auteurs assommants et fabriquez-en un film que vous nous conviez à regarder en présentation spéciale.

Il nous arrive de temps à autre (« de temps à autre » est un euphémisme) de sortir d'un cinéma en disant à notre compagnon ou à notre compagne : « Hein ! quel soporifique en 800 mètres (ou en 1.200 ou en 1.860) ! C'est ce que nous appellerons un malentendu, car nous avons cru naïvement que le film en question nous avait été offert pour notre réjouissance ou notre sensibilité aux manifestations multiples, mais pas du tout... Vous devriez bien penser que si vos voisins de stalle et vous, vous êtes ennuyés, c'est qu'on a voulu vous ennuyer. Le tout est de se comprendre. Aussi, demandons-nous un avertissement et même, comme disent encore les amoureux de pléonasmes, un avertissement préalable.

Quand les directeurs offrent à leur clientèle — oh ! par hasard — un film de la sorte que nous commentons, qu'ils fassent imprimer ou peindre sur leurs panneaux :

« Tous les soirs à partir de vendredi et en matinée tels et tels jours, le grand film (ici le titre)... œuvre-rasoir en tant d'épisodes de chapitres, d'épisodes ou de parties » Puis, en majuscules ornées et colorées : « Voulez-vous vous ennuyer ? Entrez ici ! »

Mais surtout que cela soit vrai, que rien de ridicule ne vienne gêner ces ouvrages-là, on y rirait et il ne faut pas rire.

Quoi ? Il n'y a pas de film de cette catégorie ? Allons, allons, en cherchant bien... Et parlons sérieusement :

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. Eh ! bien, entre nous — entre nous, hein ! — on ne le dirait pas !

LUCIEN WAHL.

PHOTOGRAPHIES D'ÉTOILES

Édition de « Cinémagazine »

Ces photographies du format 18 x 24, sont véritablement artistiques et admirables de netteté. Leur grand format les rend propres à décorer les intérieurs. Jamais édition semblable n'a été tentée ! Nos photographies laissent loin derrière elles les médiocres éditions qui étaient jusqu'ici offertes aux amateurs.

Adressez les commandes à Cinémagazine.

Prix de l'unité 1 fr. 50 (au montant de chaque commande, ajouter 0 fr. 50 pour les frais d'envoi).

LISTE DES PHOTOGRAPHIES :

- | | |
|----------------------------|-------------------------------|
| 1. Alice Brady | 20. Tom Mix |
| 2. Catherine Calvert | 21. Antonio Moreno |
| 3. June Caprice (en buste) | 22. Mary Miles |
| 4. June Caprice (en pied) | 23. Alla Nazimova |
| 5. Dolorès Cassinelli | 24. Wallace Reid |
| 6. Charlot (à la ville) | 25. Ruth Rolland |
| 7. Charlot (au studio) | 26. William Russel |
| 8. Bébé Daniels | 27. Norma Talmadge (en buste) |
| 9. Priscilla Dean | 28. Norma Talmadge (en pied) |
| 10. Régine Dumien | 29. Constance Talmadge |
| 11. Douglas Fairbanks | 30. Olive Thomas |
| 12. William Farnum | 31. Fanny Ward |
| 13. Fatty | 32. Pearl White (en buste) |
| 14. Margarita Fisher | 33. Pearl White (en pied) |
| 15. William Hart | 34. Andrée Braban |
| 16. Sessue Hayakawa | 35. Irène Vernon Castle |
| 17. Henry Krauss | 36. Huguette Duflos |
| 18. Juliette Malherbe | 37. Lilian Gish |
| 19. Mathot | 38. Gaby Deslys |

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

39. Suzanne Grandais
40. Aimé Simon-Girard (D'Artagnan des Trois Mousquetaires).
41. Musidora
42. René Navarre
43. André Nox
44. Mary Pickford
45. France Dhélia
46. Emmy Lynn
47. Jean Toulout
48. Mathot, dans l'Ami Fritz.
49. Jeanne Desclos

Le tirage des photos demande beaucoup de temps, aussi les commandes ne peuvent être servies que dans l'ordre de leur réception.

MARY PICKFORD

Désireuse d'interviewer Mary Pickford, je me rendais à l'hôtel Crillon, ayant l'intention de prendre rendez-vous avec la charmante artiste pour un jour très prochain. Une foule assez dense stationnait devant le superbe hôtel et je compris immédiatement ce dont il s'agissait à la vue de la nouvelle Rolls Royce de Fairbanks. Un pareil hasard ne se présente que rarement. Je décidai d'en profiter. J'eus la chance de me placer près de la portière et lorsque Mary parut je n'eus qu'un geste à faire pour lui faire comprendre que je serais très heureuse de lui parler. En quelques mots elle résuma pour les lecteurs de *Cinémagazine* tout ce que je désirais savoir :

« On me prie de donner un résumé de ma carrière artistique, mais je n'en retracerais que les plus importants événements. « J'avais quinze ans, lors de mes débuts, et ai joué sans répit depuis cette époque, je vais avoir 29 ans. Dans ce tout premier rôle je personnifiais un enfant appelé « little Ted »; ceci me rappelle que je viens d'achever mon seul rôle de garçon sur l'écran : *Little Lord Fauntleroy*. « A 8 ans, j'étais bien partie sur la voie du succès avec *The little red schoolhouse*. A 9 ans, une star ! dans *The fatal wedding*. A 13 ans, mon nom brillait sur Broadway. Je jouai Warren of Virginia, une production David Belasco. « Puis, c'est le cinéma avec l'ancienne compagnie Biograph et D. W. Griffith. « Mon premier film, *The violin maker of Cremona* en une partie. Après 18 mois de travail, je gagnais 100 dollars par semaine. « J'étais alors toute disposée à me retirer et à jouer un peu à la poupée, mais je ne fis que chan-



Mary Pickford et Douglas Fairbanks, partant pour la promenade au Bois, accueillent aimablement la collaboratrice de "Cinémagazine".

ger de compagnie pour un salaire plus important. Mon contrat achevé je reviens à Biograph pour moins d'argent mais plus d'espérances. Au bout de 10 mois, je retournai au théâtre dans *A good little devil*. C'est en 1915, Paramount adapte cette pièce à l'écran. J'en suis la star. C'est ce qui me ramène définitivement au cinéma. Mon contrat avec Paramount m'assure 2.000 dollars par semaine, plus 50 0/0 des bénéfices.

« Plus tard, à la suite d'une nouvelle entente avec cette maison et avec son aide, la Mary Pickford Film Corp., est fondée, ce qui me fait gagner 10.000 dollars par semaine, plus 50 0/0. Parmi les films produits par ma compagnie je dois citer : *Petit démon, A chacun sa vie, L'Enfant de la Forêt, Le Trésor*, etc.

« En 1918, c'est First National qui édite mes productions, *Daddy Long Legs* (Papa longues jambes) et autres.

« Un an plus tard, je fais partie des « Big 4 ». Cinq productions furent éditées par notre association, *Pollyanna, Suds, The love light, Through the back door*, et *Little Lord Fauntleroy*.

« J'ai été heureuse d'accomplir ce dont j'étais capable en si peu de temps. Mon intention est d'être plus laborieuse qu'auparavant et de donner à mes productions, en plus de mon énergie, tout ce que l'art peut me prêter.

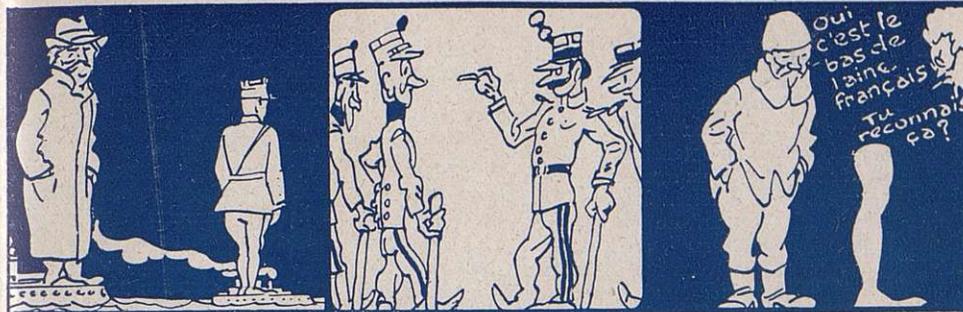
« Je crois que ceci prouve que, si comme ils le disent, je suis la « sweetheart du monde » je ne suis pas une enfant gâtée. Je suis aujourd'hui plus que jamais disposée à apprendre à me perfectionner, à progresser. »

SUZANNE CARRIÉ.

Faites connaître
Abonnez-vous à

Cinémagazine

Cinémagazine Actualités



Nos « Stars » politiques et militaires ont pris le paquebot à destination de l'Amérique.

Après Foch, c'est le tour de Briand qui va prendre part aux délibérations du Congrès pour le désarmement.

Il est grand temps, en effet, de s'occuper de la question.

Tous les pays, à tour de rôle, en viennent aux mains.

Sous peu, nous aurions vu le caporalisme de la République d'Andorre aux prises avec le caporalissime monégasque !

La Russie paraît vouloir nous jouer une fois de plus la comédie (200 mètres au plus !) de la reconnaissance des dettes. 15 milliards à la France. Une paille, quoi !



Un exemple.

— Vous trouvez que la vie baisse ?

— Ah ! ben, oui ! Regardez dans le journal : « Une firme anglaise vient d'acheter le film de Charlot : *The Idle Class*, 2.500.000 francs ... »

Le père Colombe, patron de l'Assommoir, d'Emile Zola, vient de verser ses petits verres aux invités du studio de l'Eclair.

Il reste à souhaiter que le public ne trouve pas le film... assommant !...

Comme ce petit Charlot IV que le trône de Hongrie attire au point de lui faire faire les pires bêtises. On parle de l'interner à Madère.

Ce ne serait pas si désagréable, le madère étant excellent avec un peu de citron !



On annonce qu'il y aura un ciné au Salon d'Automne, ainsi que des auditions musicales.

Le ciné sera un excellent refuge pour les visiteurs impressionnables. Quant à la musique, si elle peut adoucir les mœurs des exposants...

Un journal publie les aventures de la dernière compagne de Landru et du sire de Gambais. Vite, qu'on libère cet excellent premier comique et qu'on tourne cette histoire palpitante !

— Ah ! mon gaillard, encore un rendez-vous ! vous avez l'air particulièrement impatient !

— Oui... j'attends qu'on donne le film des plus belles Amies du Cinéma !

LOS ANGELES-HOLLYWOOD

(Suite) (1)

De notre envoyé spécial

III

Ce que c'est qu'un studio américain? Il faut le voir pour le croire, et même lorsqu'on le voit on se demande si l'on ne rêve pas... Un studio est un endroit où rien n'est impossible à exécuter, c'est un pays de magie que l'on croirait presque gouverné par un sorcier mystérieux et invisible! Que désirez-vous, voyons, songez que vous êtes le metteur en scène et que vous avez imaginé un scénario tellement extraordinaire que sa réalisation vous semble impossible? En ce cas vous vous adressez à votre « assistant » et vous lui faites part de vos vœux. « Je désire tourner, cet après-midi, un film d'aventures (naturellement ici, vous me placerez une ligne de chemin de fer, ici des chênes centenaires, ici des avions de combat, ici des automobiles qui rivaliseront de vitesse avec les trains, ici la mer et des rochers, et enfin là, un village mexicain. » Votre « assistant » a pris la commande avec le sourire, il vous flanque un violent coup de poing sur l'épaule en vous disant : « All right, boy... » Et il part. Quelques minutes après, une centaine d'ouvriers arrivent sur l'emplacement du studio que vous avez désigné (l'étendue des studios à ciel ouvert est environ deux fois plus grande que des studios fermés). Les ouvriers rapidement placent des rails sur une distance d'environ 1 mille, ils font sortir des puissantes locomotives et des wagons du hangar aux machines. D'autres ont construit d'immenses carcasses de carton et de toile qu'ils recouvrent maintenant d'argile et de terre glaise, le « sculpteur » vient à son tour, il façonne la terre glaise, plante de véritables branches, vous avez la forêt... (Comment, vous riez? vous ne me croyez pas? A votre place je n'en croirais pas un mot non plus et c'est cependant la plus exacte vérité.) Nous passons maintenant au coin de mer. La mer n'est qu'à une dizaine de milles du studio, on va du reste souvent tourner sur les bords du Pacifique (Oh! René Jeanne, comme vous les aviez bien décrites, vos petites femmes du cinéma, vous les connaissez donc?). Mais dans la scène que vous avez maintenant l'intention de tourner, il est nécessaire pour vous que la ligne de train passe près de la plage et près d'un gouffre où l'auto du traître tombera lorsque le chauffeur aura reçu la bombe de l'aviateur masqué!

Donc, les ouvriers commencent à creuser la mer, puis ils enduisent le fond d'une couche de plâtre et de béton, et l'eau se répand rapidement sur une largeur d'environ un demi-mille, les rochers sont construits de la même façon que les arbres, carcasses de toile et de carton, puis peinture grise et noire, quelques palmiers par-ci par-là, deux ou trois bouquets de cactus,

(1) Voir n° 42

de puissantes hélices montées sur moteur d'aviation font les vagues... Ça y est.

Maintenant, les mécaniciens sont occupés à monter les ailes des avions (ces avions appartiennent au studio) et un peu plus loin sur la route, des pilotes habiles s'exercent à faire ronfler le moteur de leurs autos rapides. Quarante ouvriers dressent le village mexicain; des maisons, il n'existe souvent que les façades, mais l'impression y est tout de même! Votre terrain est prêt, vous donnez l'ordre à quatre des sous-assistants de prévenir les « boys » qui vont se livrer bataille (les boys qui font partie du studio sont du reste toujours prêts, et ils adorent leurs films où ils ont éternellement l'occasion de se flanquer des râclées formidables...)

Suivant l'importance du film, vous disposerez de deux, trois ou quatre caméramen. Vous expliquerez la scène à l'assistant qui la hurlera dans son porte-voix, et tranquillement assis dans votre fauteuil, vous n'aurez qu'à prononcer ce mot « Ready? », on vous répondra « Yes », et vous direz « Camera... » Et l'on tournera... Si cela ne vous plaît pas, vous n'aurez qu'à tout interrompre d'un strident coup de sifflet. Et voilà! Voyez comme cela a l'air simple d'être metteur en scène!

Le soir, si vous avez terminé cette scène, les ouvriers feront terrain net, et le lendemain matin, c'est en vain que vous cherchez le matériel de la veille, plus de forêt ni de mer, plus d'avions ni de trains... C'est fini, peut-être qu'à la place de votre mer trouverez-vous une maison de six étages et à la place de la forêt un quartier chinois?... Mais c'est ainsi chaque jour et vous ne vous en étonnez plus au bout d'une semaine. Ceci naturellement se passe dans les studios importants tels que ceux de la Fox, de l'Universal, de la Famous Players Lasky, dont je ferai des descriptions séparées, car le spectacle qu'offre ces studios immenses en vaut réellement la peine. Encore un détail, pour vos intérieurs, vous ne travaillerez jamais à la lumière solaire, les studios ne sont pas en verre comme chez nous, mais en bois ou en métal...

Et voilà comment l'on travaille dans les studios d'Hollywood.

ROBERT FLOREY.

(A suivre)

:: :: A NEW-YORK :: ::

De notre correspondant spécial :

M. Louis Nalpas, qui produisit *Mathias Sandorf*, est venu à New-York dans le but d'étudier les conditions dans lesquelles se meut le mouvement cinématographique aux Etats-Unis et s'occuper de questions de droits de films en Amérique. Un journal, l'autre jour, donnait une notice sur son passage et imprimait les lignes suivantes : « Il est une des figures les plus actives et les plus connues du monde cinématographique français. Ses studios sont parmi les plus grands de France. Ses productions ont le plus grand succès dans toute l'Europe. *Mathias Sandorf* est un succès des plus populaires en France, Allemagne, Autriche et Espagne. » Quoi qu'il en soit de la personnalité dont il s'agit, il est intéressant de noter qu'un « producteur » français apparaît aux yeux des Américains comme ayant réussi à étendre la sphère des productions françaises loin en dehors de son pays. Il est vrai que cependant le *Golem* est toujours donné au « Critérium », pour peu de semaines encore, mais pour passer ensuite à un ou plusieurs autres théâtres.

19

Cinémagazine

Maintenant, au film. Il s'agit de *J'accuse*, qui se donne en ce moment à New-York. Ce film est venu en Amérique environ un an trop tard, surtout à l'approche de la Conférence sur la limitation des armements, et, en somme, l'espoir de voir l'Allemagne remplir ses obligations. C'est au fond la présentation française de *Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse*. Le drame humain y est moins bien présenté que dans le film d'Ingram; cependant, si l'on enlève tout ce qui est propagande évidente, l'effet est profond. Le film est évidemment fait pour consommation en Amérique, mais même le défilé des soldats de l'A. E. F. est à peine applaudi. Trop tard.

Le bruit court que Famous Players-Lasky viennent d'avoir des difficultés avec UFA de Berlin. Que s'est-il passé au juste? On affirme que la Famous Players avait un contrat exclusif avec UFA, mais que cette dernière, en somme une des plus importantes d'Allemagne, a conclu un arrangement du même genre avec une grande firme italienne. D'où rupture, et ce qui est le plus comique, rupture double, l'UCI de son côté a rompu avec la maison allemande. Bien entendu, les deux dissidents se sont arrangés avec quelque autre organisation en Allemagne.

Les films allemands, dont il vient d'être parlé plus haut, ne sont pas toujours absolument l'occasion d'une réussite complète. Il ne s'agit pas ici de leurs qualités artistiques. Mais il y a un nombre important de personnes pour qui un film allemand n'est pas à voir. Preuve : *Déception*, qui devait rapporter 600.000 dollars, ce qui, entre parenthèses, faisait la joie de Lasky, donnera seulement environ 200.000 dollars, un tiers; il en a coûté 60.000. Il n'y a pas de quoi croire à la poule aux œufs d'or.

Paramount a sur les bras pour 1.250.000 dollars de « Fatty ». En ajoutant les derniers « released », on arrive à un total de 2.000.000. La partie de San Francisco coûte cher, à d'autres même que le principal acteur.

On se rappelle Otis Skinner, qui, voici quelques semaines, parut dans *Kismet*. Son nom est à peine connu de ceux qui ne sui-

vent que le mouvement du Cinéma. Skinner est l'un des meilleurs acteurs américains. Il quitta la scène pour une courte période seulement sur l'écran et le voilà déjà retourné à ce qu'on appelle le « Théâtre légitime », de ce côté-ci de l'Atlantique. L'écran est la « scène illégitime ». Skinner vient donc d'apparaître dans une pièce tirée de l'un des derniers romans de l'inépuisable Blasco Ibañez. Peut-être le verrons-nous sur l'écran. Le titre est *Sang et Sable*.

DOMINIQUE AUDOLLENT.

ÉCHOS D'AMÉRIQUE

— David Wark Griffith a complètement terminé la réalisation des *Deux Orphelins*. Voici la distribution exacte de ce film, tiré du célèbre drame d'Adolphe d'Ennery : Lilian Gish (*Henriette*), Dorothy Gish (*Louise*), Lucille Laverne (*Mme Frochard*), Sheldon Lewis (*Jacques*), Joseph Schildkraut (*le chevalier Maurice de Vaudrey*), Creighton Hale (*Picard*), Franck Puglia (*Pierre*). Les quelques privilégiés qui ont vu ce film ont déclaré que l'interprétation est merveilleuse et que les sœurs Gish, Creighton Hale, Sheldon Lewis ainsi qu'un nouvel artiste européen Joseph Schildkraut méritent tous les éloges. De plus, ce film a l'avantage de réunir des interprètes très aimés du public tels que : Creighton Hale, Sheldon Lewis, Lilian et Dorothy Gish.

— Charlie Chaplin vient d'acquiescer une superbe villa située sur une des plus hautes collines d'Hollywood. Le gala d'ouverture (excusez-moi l'expression !) fut un dîner qui réunit Bébé Daniels, Marshall Neilan, Samuel Goldwyn, Lila Lee, Max Linder, Blanche Sweet, May Allison, etc.

— L'ex-président des Etats-Unis M. Woodrow Wilson a déclaré dernièrement qu'il voulait « faire du cinéma » (air connu !) Il désirerait voir à l'écran sa vie de Président et choisirait comme réalisateur Griffith ! Celui qui a vu les *Cœurs du Monde* ainsi que *La naissance d'une Nation* n'en sera pas étonné... pour le choix du producteur !!!

— *Photoplay Magazine* nous apprend que le peuple américain est très étonné de voir que l'industrie cinématographique prend une place de plus en plus importante parmi les industries françaises car, ajoute notre confrère, nous croyions que les Français ne faisaient attention qu'à leurs cafés des Grands Boulevards et que l'Art du Geste leur était complètement indifférent. Hé, hé, Messieurs les Américains, vous allez un peu fort ! Ne perdez pas de vue que le cinéma est avant tout une invention française.

— Un des récents films de l'ex-Mme Chaplin, Miss Mildred Harris, *Fool's Paradise* vient de remporter à New-York un légitime succès. Ce film, tiré de la célèbre nouvelle de Léonard Merrick intitulée *Laurels and the Lady*, a été adapté pour l'écran par Beulah Marie Dix et Sada Cowan (réalisation de Cecil B. de Mille). Mildred Harris (*Rosa Duchêne*) et interprète le principal rôle et a pour partenaires : Conrad Nagel (*Arthur Phelps*), Dorothy Dalton (*Poll Paichouli*), Théodore Kosloff (*John Roderiguez*), John Davidson (*le Prince Talat Noi*), Georges Fields (*Predo*), Clarence Burton (*Manuel*), et Julia Faye (*Samaran*).

RALPH.

LES TROIS MOUSQUETAIRES

d'après l'œuvre d'Alexandre DUMAS (père) et Auguste MAQUET

PATHÉ-CONSORTIUM, Éditeur

CHAPITRE CINQUIÈME

Pour l'Honneur de leur Reine

Les soupçons d'Athos furent confirmés et le reste du voyage ne devait pas se passer sans incident, Rochefort n'étant pas homme à se laisser jouer aussi facilement. Le lendemain, tandis que d'Artagnan va s'occuper des chevaux que Planchet sort de l'écurie, Athos rentre dans l'auberge pour payer. Mais l'hôte prévenu par la police de la présence dans le pays de faux monnayeurs dont le signalement répond exactement à celui des deux compagnons, refuse l'argent du mousquetaire. Athos se fâche malgré sa prudence et sort son épée, mais à ce moment quatre hommes entrent dans la salle et se jettent sur lui.

« Je suis pris, crie-t-il de toutes ses forces, au large d'Artagnan, pique, pique!!! » et il lâche deux coups de pistolet.

D'Artagnan ne se le fait pas dire deux fois, il s'élance sur la route suivi de Planchet qui lui raconte comment il a aperçu Athos mettre deux de ses adversaires hors de combat, et se retrancher dans la cave.

Mais, arrivé à Boulogne, une autre difficulté surgit : le port est consigné.

D'Artagnan juge tout perdu, quand en confé- rant avec un marin il rencontre un inconnu qui possède un passe-port. Tandis que ce dernier va faire viser ce papier par le gouvernement de la ville l'ami des trois mousquetaires lui cherche querelle et le met hors de combat. Il s'empare du sauf-conduit, donne le signalement de sa victime à la place du sien et part en Angleterre sous le nom de l'autre qui n'est autre que le comte de Wardes, émissaire de son Eminence.

Arrivé à Londres, le chevalier parvient chez Buckingham et lui remet la lettre de la Reine. Le duc s'aperçoit alors avec stupeur que lors d'un bal récent on lui a volé deux des ferrets de diamants. Un joaillier les reconstitue immédiatement. Deux jours après, d'Artagnan prend congé du duc.

« Tenez, lui dit-il, voici les ferrets que vous êtes venu chercher et soyez témoin que pour plaire à votre souveraine j'ai fait tout ce qu'il était en mon pouvoir.

— Soyez tranquille, je conterai tout cela à la Reine.



Une des principales scènes du cinquième épisode



— Maintenant, votre main jeune homme, peut-être nous rencontrerons-nous bientôt sur le champ de bataille de la Rochelle. Mais en attendant, nous nous quittons bons amis.

— Oui, Milord, avec l'espérance de devenir bientôt ennemis, répond le fier Gascon. Le duc charmé de sa bravoure et de sa franchise veut le récompenser de la mission dangereuse qu'il vient d'accomplir, mais d'Artagnan lui fait comprendre qu'il ne saurait recevoir quoi que ce fût d'un étranger. Il finit pourtant par accepter trois magnifiques chevaux anglais.

Le lendemain, il repart toujours suivi de Planchet. Grâce à la protection du duc de Buckingham, il passe aisément la mer, d'étapes en étapes ; il trouve, au moyen d'un mot de passe qui lui permet de déjouer les embûches de Rochefort, chez des hôteliers amis de Buckingham des montures fraîches.

Au galop, il arrive à Paris. L'honneur de la Reine est sauvé par le jeune gentilhomme. Il avait fait soixante lieues en douze heures.

(A suivre.)

SYNDICATS D'INITIATIVE

Il nous a été donné, ces derniers temps, d'assister à quelques congrès de tourisme et de nous trouver en relations avec des présidents de Syndicats d'initiative. Nous avons pu ainsi constater combien peu de personnes, en France, se rendent un compte exact des services qu'on est en droit de demander au cinéma, pour attirer des touristes dans un pays, où ils n'ont pas l'habitude d'aller. Nous aurons occasion d'étudier cette question en détails, mais il nous semble dès à présent indispensable d'attirer l'attention des Syndicats d'initiative sur ce point, qu'ils se trompent en s'imaginant qu'en principe ils ne doivent rien déboursier pour l'établissement de films de propagande. Ces films sont commercialement très difficiles à louer à des exploitants et ne peuvent par conséquent être présentés au public

que dans des conditions spéciales. Les firmes qui les éditent ne font donc pas la « bonne affaire », comme paraissent le croire les Syndicats d'initiative, en exposant des frais parfois considérables. Aussi les grandes maisons d'édition ont-elles à peu près renoncé aux films de tourisme et lorsqu'elles en établissent, elles ne se préoccupent que d'être entièrement remboursées d'avance de tous les frais exposés. L'art n'a plus rien à voir avec ces affaires de stricte publicité. Que les Syndicats d'initiative, qui ont été si souvent exploités, veuillent bien s'adresser à la « Société des Amis du Cinéma », elle leur indiquera comment ils peuvent aboutir à des résultats, sans craindre d'avoir à déboursier des sommes exagérées. Il entre en effet, qu'on ne l'oublie pas, dans le programme de notre association, de développer le tourisme par le cinéma et la question a été étudiée de très près.

AD. M.

L'ORPHELINE

Ciné-Roman en 12 épisodes de
Louis FEULLADE (Édition GAUMONT)

CINQUIÈME ÉPISODE

Délivrance

Après une course folle, Némorin et Phrasie se reposent sur un banc. La nuit

est belle, calme et propice aux tendres aveux. La conversation revient après quelques instants sur la jeune fille qu'héberge le père Boulot et ils décident d'aller l'enlever dans le courant de la nuit. Mais il est trop tôt, il faut attendre au moins 2 heures du matin pour être sûr de trouver le café fermé et le père Boulot endormi. Pendant ce temps,

à Nice, Dolorès est descendue dans le parc pour retrouver don Esteban. Ils sont surpris tous deux par Sakounine qui leur adresse des reproches. Heureusement qu'il veille, lui, et pour tous ! Il prie Esteban de se rendre à Marseille pour voir s'il n'y a rien de nouveau chez le père Boulot.

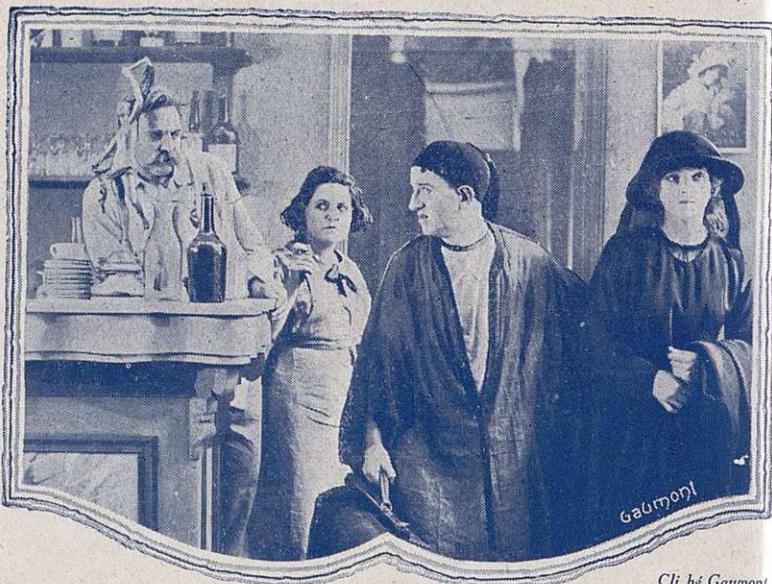
Esteban se rend à Marseille par avion dès le lendemain matin. Il y a du nouveau dans le petit café... Dans la nuit, Némorin est revenu avec Phrasie pour reconnaître la fille de son ex-capitaine. Némorin reconnaît Jeanne, mais au cri de surprise poussé par celle-ci, son pseudo-père s'éveille, accourt en brandissant un revolver. En une courte lutte, Némorin le désarme, et le menaçant à son tour, lui fait avouer le rôle infâme qu'il est en train de jouer ainsi que le nom de ses complices, don Esteban et Sakounine.

« Je vais emmener Jeanne pendant que Phrasie préparera les bagages, puis je vais

revenir chercher Phrasie, dit Némorin au père Boulot. Du reste, ajoute-t-il en se tournant vers sa fiancée, voici mon adresse. Si à 7 heures je n'étais pas de retour, venez ».

Bientôt après, dans la chambre meublée qui compose ses vastes appartements, Némorin prépare, avec des tapis d'Orient jetés sur un grabat, la couche où Jeanne, brisée de fatigue, ne tarde pas à s'endormir.

(A suivre)



Cli-hé Gaumont

L'OCCASION. — Voici un film aimable, fait de mille détails charmants et Elaine Hammerstein y dépense son talent de la façon la plus heureuse. Quelle agréable comédienne, le sujet de *L'Occasion* est cependant fort menu. Il est celui de tous ces films qui s'intitulent en Amérique : « Comédie sentimentale ». Le fils d'un puissant industriel new-yorkais — James — est menacé par son père d'être privé de tout subside, si sa conduite ne s'améliore pas. Pour ne plus être tenté par les plaisirs de la ville, James se résout à voyager et, dans un humble village, il rencontre une jeune dactylo — Mary — dont naturellement il s'éprend et qu'il épouse. Mais le père, convaincu que James s'est marié avec quelque personne... légère, refuse de voir sa belle-fille, qui ne trouve rien de mieux que de se placer comme dactylo chez son beau-père. Bien entendu, elle fera la conquête du brave homme.

Je sais pertinemment que ce thème est puéril, ne dit rien, est celui de cent autres films vus et revus... mais peut-être plaira-t-il tout de même à un public pas trop difficile.

LES FILMS QUE L'ON VERRA PROCHAINEMENT

FILMS PARAMOUNT

SA DERNIÈRE MISSION. — W. S. Hart a écrit et découpé le scénario de *Sa dernière mission*, Lambert Hillyer metteur en scène de talent en a dirigé l'exécution.

Ce film contient des scènes des plus émotionnantes, parmi lesquelles nous avons remarqué la poursuite d'un meurtrier à travers les sites sauvages de cette contrée. La police montée du Canada est célèbre pour son âpreté. On sait que, lorsqu'elle a commencé des poursuites, elle n'abandonne jamais sa proie, et que le fugitif ferait mieux de se rendre de suite, car il n'a qu'une chance bien minime d'échapper.

Infatigable limier, Hart poursuit sa proie jusque dans son repaire et il n'hésite pas à se joindre aux bandits pour mieux approcher le coupable.

Dans la région désertique qui sert de frontière entre l'Amérique et le Canada, un crime a été commis que la Police du District est incapable d'éclaircir. On sait seulement que l'auteur est un cavalier prodigieux car on l'a vu s'enfuir sur un cheval sauvage. En dernier ressort, on confie cette affaire au sergent O'Malley de la police canadienne montée, qui est un vieux limier.

Déguisé en simple cow-boy, O'Malley gagne Forked City où a lieu une grande semaine sportive avec courses de toutes sortes.

Cette ville fut plusieurs fois le théâtre de raids d'une audacieuse bande d'aventuriers : La Bande des Montagnes. Il y a des chances que l'assassin en fasse partie.

La bande est en effet sur place. L'un de ses membres, Bud Lanier, est un extraordinaire cavalier qui gagne le Grand Prix.

O'Malley le soupçonne d'être son bonhomme, d'autant qu'un mot entendu, par hasard, le confirme dans son impression.

La course terminée, la Bande regagne les montagnes. O'Malley pour s'immiscer dans ce re-

paire doit se faire passer pour un bandit ; il n'hésite pas à cambrioler la Banque de Forked City à main armée et muni de la recette, il se fait aisément admettre dans le repaire. Une querelle des plus violentes éclate un jour entre lui et un certain Geiger, un des bandits qui veut forcer la sœur de Bud Lanier à l'épouser, sous prétexte qu'il les a jadis sauvés elle et son frère

des griffes de la police canadienne. O'Malley vainqueur sort du combat blessé au bras.

Le lendemain, O'Malley retourne nuitamment à Forked City et dépose dans la selle du Shériff le produit de son vol accompagné d'une lettre énigmatique. Cependant, la bande a décidé de cambrioler la banque et Geiger, pour se venger de O'Malley et du sarcasme de ses camarades, vient prévenir le shériff de ce projet. Chez le shériff, il découvre la lettre de O'Malley ; c'est une arme dont il se servira. Le raid ayant piteusement échoué on cherche quel est le traître qui a vendu la mèche. Geiger montre la lettre de O'Malley qui va être pendu. Mais Bud Lanier et sa sœur Rose le délivrent et s'enfuient avec lui.

Un violent débat de conscience se livre dans l'âme de O'Malley : Vaut-il devoir sa vie au criminel qu'il est venu chercher ? Ses troubles

de conscience s'augmentent encore de l'amour qu'il éprouve pour Rose. Il les conduit à l'endroit où précisément Bud commit jadis son crime et où est enterrée la victime.

Devant le remords du jeune homme il sent qu'il est assez puni. Et O'Malley revient au quartier général de la police canadienne, offre sa démission à son chef qui comprend le conflit moral dont est déchirée l'âme de son subordonné et lui rend sa liberté.

L'ex-sergent O'Malley rejoindra celle qu'il aime.

Eva Novak, la jolie artiste qui joue souvent aux côtés de W. S. Hart, interprète le principal rôle féminin de *Sa dernière mission*, émouvant épisode de la vie du Far-West. La charmante et sympathique miss Novak joue le rôle de la



W. S. Hart, dans « Sa Dernière Mission »

sœur de l'homme que poursuit O'Malley, sergent de la police canadienne, pour un meurtre commis en cas de légitime défense. Quand, après des péripéties incroyables, W. S. Hart apprend la vérité, il abandonne la poursuite, quitte la police et épouse la jeune fille.

Dans ce film, les décors naturels les plus merveilleux ont été utilisés et l'opérateur, Joe August, a montré tout ce qu'on pouvait tirer d'un appareil de prise de vues manié avec virtuosité.

Les hauteurs rocailleuses où se cachent les bandits sont pittoresques au plus haut point, et la course fantastique de W. Hart à travers les sentiers glissants de la montagne est un épisode passionnant de ce merveilleux film.

Citons encore la scène sensationnelle du « Roddo » avec son immense arène et une vaste tribune remplie de spectateurs.

C'est par de tels efforts réalistes que W. S. Hart rend ses films si intéressants.

WILLIAM BARRISCALE.

Cinématographes HARRY

PRISCA (Comédie dramatique, en cinq parties, de M. Roudès, Gallo-Film, exclusivité des (Etablissements Harry).

Le film de M. Roudès me semble avoir été tiré d'une légende, ce qui, à mon sens, augmente encore sa valeur, car sa réalisation a dû en être particulièrement difficile.

M. Roudès a fait de *Prisca* une œuvre forte, un film bien français autant par la délicatesse des sentiments nettement précisée que par certaines violences de caractère excellentement indiquées. En outre, les paysages choisis sont de toute beauté et la photo en est impeccable.

En somme, réalisation parfaite avec une troupe réellement bien composée. M. Constant Rémy, notamment, est un comédien d'une puissance extraordinaire. Je n'en connais pas de plus naturel.

Mlle Rachel Deviry ajoute à sa grande beauté un égal talent. M. Georges Lannes est le jeune premier parfait de tenue que vous connaissez. Quant à M. Schutz, l'admirable



Georges Lannes et Rachel Deviry, dans « Prisca »

PHOTO HARRY

Planus de *Fromont jeune et Risler aîné* qui interprète ici le rôle de Patrice, il est merveilleux de réalisme. Voici un nouveau succès pour les Etablissements Harry qui ont l'heureux privilège de l'exclusivité de la Gallo-Film.

PATHÉ-CONSORTIUM

GISMONDA. — C'est un film extrait d'une œuvre de théâtre, mais la *Gismonda* de Sardou vaut mieux que celle de l'écran. Et, cependant, quelle belle succession de scènes émouvantes, dans quels admirables décors on eût pu faire, avec ce scénario moyenâgeux dont le succès fut si grand à la scène.

Lina Cavalieri, elle-même, exquise *Gismonda*, ne parvient pas à rendre attachant ce film, auquel il faut reconnaître pourtant des qualités réelles de mise en scène. *Gismonda* est un beau film. On en aurait pu faire une évocation saisissante, une sorte de reconstitution admirable. Et je regrette qu'on ne l'ait pas fait.

LUCIEN DOURLON

Établissements AUBERT

LA MAISON DES PENDUS. — Le jeune sportsman parisien, Alain Lormier, s'entraîne, chaque matin, à boxer contre un ballon, quand il reçoit un télégramme qui le bouleverse. Son oncle, Jean Lormier, vieux rentier habitant Tunis, s'est pendu chez lui, sans raison connue, sans explication possible.

Alain s'embarque immédiatement pour la Tunisie. Il est reçu par le notaire Langrognet, ami intime du défunt, qui lui explique ce qu'on sait du drame.

Mohamed, le domestique indigène de M. Lormier, en apportant à celui-ci, comme d'habitude, son petit déjeuner, l'a trouvé pendu à la barre supportant les rideaux de la fenêtre, dans sa chambre. On n'a pas retrouvé une seule valeur chez l'oncle d'Alain. Peut-être jouait-il à la Bourse, sa situation financière était moins brillante qu'on ne croyait.

En visitant avec le notaire la maison dont il devient propriétaire, le jeune homme remarque dans le jardin voisin une jeune fille très belle, Agnès, qui vit avec son tuteur, lequel était en excellents termes avec Jean Lormier. Alain, profitant de son séjour à Tunis, part pour visiter Kairouan, en chargeant le notaire de louer la maison, et Langrognet trouve en effet des locataires, un jeune ménage espagnol.

Or, étant à Kairouan, Alain reçoit un nouveau télégramme affolant : les deux Espagnols et leur vieille bonne viennent d'être trouvés pendus chez eux. Personne n'a pu pénétrer dans la villa, dont les portes et les fenêtres étaient solidement fermées en dedans. Les bruits les plus fantaisistes circulent à Tunis ; on dit que la maison est hantée, et les passants s'en détournent avec terreur.

Malgré les conseils du notaire et de sa femme, malgré les craintes de la jolie Mme Dauriane, une cousine des Langrognet dont le charme a fait une certaine impression sur Alain, celui-ci décide d'habiter la maison à son tour. Puisqu'il y a une énigme entre ces quatre murs, Alain la découvrira.

Et Alain s'installe. Il a gardé, à son service, le jardinier Mohamed, ancien domestique de son oncle. Il a aussi engagé un petit boy rusé, Abdullah, qui, seul, consent à passer la nuit dans la

maison des pendus. Il couche dans le vestibule, en travers de la porte de la chambre de son maître.

Entre Mme Dauriane, jeune veuve coquette, avec laquelle il se promène en ville, et la délicieuse Agnès, qu'il aperçoit dans le jardin voisin, Alain hésite encore. Il cherche en vain à élucider le mystère de son habitation, et sa vie s'écoule très calme. Il s'occupe dans son jardin et passe des heures près d'un petit bassin dont le jet d'eau retombe avec un bruit frais. Le réservoir qui alimente ce jet d'eau se trouve sur la terrasse de sa maison. Pour le remplir, une pompe aspirante et foulante va chercher l'eau d'un puits creusé dans la cave.

Alain ayant fait une visite de politesse à ses voisins, a été complètement séduit par le charme d'Agnès, et délaisse Mme Dauriane.

Une idylle s'ébauche entre lui et la jeune fille. Ils font la conversation par-dessus le mur

qui sépare leurs propriétés, et se promènent aux environs de Tunis.

Mme Dauriane, jalouse, envoie une lettre anonyme pour les dénoncer à Lafarge, le tuteur d'Agnès. Lafarge envoie sa pupille passer quelques semaines à Gabès, chez une de ses amies, Mme de Roncières.

Agnès est inquiète. La Pavona, une gitane, lui a prédit la mort d'un homme qu'elle aime. Elle redoute qu'Alain ne partage le sort inexplicable de ceux qui ont habité avant lui la

Maison des Pendus. Pour la rassurer et pour ne point se séparer d'elle, Alain se rendra aussi à Gabès.

La veille de son départ, le jeune homme est éveillé la nuit par le boy Abdullah qui a cru entendre du bruit dans la maison. Ce n'était qu'une fausse alerte ; ayant visité jusqu'à la cave, Alain persuade l'enfant qu'il a rêvé, et sans y attacher d'importance, ferme à clé un petit caveau où l'on serre le vin, et met la clé dans sa poche.

A Gabès, le temps s'écoule rapidement en promenades et en rêves d'avenir. Quand Alain revient à Tunis, il va chercher les clés de sa maison chez Langrognet, auquel il les a confiées. A peine a-t-il pénétré chez lui qu'une odeur horrible le suffoque. Il cherche, aidé de Mohamed et d'Abdullah, et dans le caveau au vin, il trouve pendu un inconnu dont les rats ont rongé le visage.

La nouvelle sème la panique en ville. La justice essaie vainement d'identifier le cadavre.



Mlle Agnès Souret

Langrognet ne peut décider Alain à quitter la maison maudite.

Le jeune homme veut savoir. Il est d'autant plus affolé que, depuis son retour de Gabès, Agnès ne lui donne plus de nouvelles. Il ne réussit pas à la revoir. Tout s'acharne après lui.

Cependant, il cherche toujours. En se penchant sur le puits dans sa cave, il y laisse tomber une fétiche qu'Agnès lui avait donné.

Pour avoir cet objet auquel il tient beaucoup, il fait vider le puits.

Abdullah y descend, trouve la fétiche et, en remontant du puits, signale la présence d'un trou bizarre dans la paroi.

Alain descend à son tour, s'engage dans le trou et découvre un passage secret. Il s'y glisse avec une lanterne et armé d'un revolver, cependant qu'Abdullah, épouvanté de l'avoir vu disparaître, remonte la corde et se sauve dans la maison.

Alain ne trouve pas d'issue et ne peut plus remonter par le puits. Il se résout à attendre l'aube au fond du souterrain et s'endort. Quand il se réveille, l'eau a remonté dans le puits, et obstrue le passage. Alain est prisonnier sous terre.

Enfin il découvre une sorte de trappe, et à sa profonde stupéfaction, se retrouve devant Agnès dans la salle à manger de Lafarge.

Alors tout s'éclaire.

C'est Lafarge, qui, averti par le bruit de la pompe, passait par le souterrain et s'introduisait dans la maison voisine pour assassiner et voler.

Pris à son propre piège, il s'est pendu pour essayer de sauver son nom du déshonneur, avec la corde qu'il destinait à Alain.

Agnès n'était pas sa complice.

Elle aime le jeune homme.

L'horrible secret restera connu d'eux seuls, puisque Lafarge n'a pas été identifié. Ils quitteront le pays. Ils se marieront.

L'Architecture et le Cinéma

(Suite) (1)

Le Cinéma est une invention encore récente ; un spectacle moderne fait pour des hommes modernes ; pourquoi lui donner pour cadre une construction d'un style ancien ou exotique ?

Chaque spectacle inventé par l'homme a trouvé son cadre adéquat, son style à lui. Il y a des stades pour les jeux, des arènes pour les courses de taureaux, des hippodromes, des vélodromes, des théâtres pour la musique ou la comédie, pourquoi ne pas créer un genre de construction spéciale pour le cinéma ?

Les architectes et les décorateurs modernes, sont-ils donc impuissants à trouver une nouvelle ordonnance monumentale pour un spectacle nouveau ?

Ensuite, à mon avis, il ne faut pas essayer

de transplanter dans un pays le style d'une autre race, ou d'un autre climat. Le style chinois est très bien en Chine, dans un paysage asiatique ; il devient tristement grotesque en Angleterre ou en France.

Les constructions orientales sont faites pour un soleil plus fort que celui de la France, pour un milieu autre, et des mœurs différentes ; elles n'ont pas leur raison d'être chez nous.

Un palais arabe est une chose exquise sous le soleil et la lumière de son pays, mais transformé en cinéma, et noyé dans la brume et la boue d'un hiver parisien, c'est un non sens artistique.

L'architecture est une des plus vieilles choses du monde.

La cabane d'un sauvage c'est de l'architecture ; même le chien qui creuse un trou pour se coucher dedans, est un architecte sans le savoir.

C'est aussi l'art noble par excellence et une des plus belles manifestations de l'intelligence humaine.

Je me souviens de mon émotion devant les chefs-d'œuvre de l'architecture antique.

J'ai pleuré d'admiration devant le Parthénon et pourtant ce ne sont que de pauvres vestiges qui subsistent après des milliers d'années et des vicissitudes sans nombre ; ces monuments d'une indicible splendeur sont un terrible reproche à la médiocrité de nos œuvres modernes.

Je suis pourtant un moderne et partisan d'une architecture moderne.

Il n'est nullement question, ni de pasticher les anciens, ou de transformer nos maisons en réductions de temples grecs.

La question de « style » n'entre d'ailleurs pour rien dans la beauté d'une construction : gothique, chinoise, indoue ou arabe ; elle peut être belle ou grotesque, sublime ou vulgaire, cela dépend des principes bons ou mauvais d'après lesquels elle a été conçue.

Une belle œuvre artistique est toujours une « harmonie ». Jamais il n'est possible de créer de la beauté avec des éléments disparates.

L'architecture, en somme, ce n'est que la sculpture en grand ; qui a jamais eu l'idée saugrenue de demander à plusieurs sculpteurs de collaborer à la même statue ? avec une petite pancarte ainsi rédigée « Etude de nu (tête de Durand, pieds de Dupont et torse de Machin) ?

Et c'est pourtant ainsi que l'on procède pour la conception et la décoration d'un cinéma.

Un beau monument n'est pas toujours un monument somptueux et il ne faut pas perdre de vue que la beauté en architecture est surtout une question de « proportions ».

Dans une construction un peu importante, ce n'est pas le détail qui porte, mais l'ensemble, la silhouette, si vous préférez.

Prenez un kiosque des boulevards, vous pouvez l'incruster de perles fines : à 200 mètres, un passant non prévenu ne verra qu'un kiosque... et rien de plus.

ANDRÉ GUILLAUME

(A suivre)



Idées préconçues

QUAND donc le ministère de l'Instruction publique se décidera-t-il à faire connaître d'une façon bien nette, son opinion « officielle » sur le cinéma ? Il importe en effet de savoir si les professeurs (hommes et femmes) de lycées, qui prononcent dans leurs classes des paroles regrettables contre le cinéma, agissent en vertu d'ordres reçus ou sous leur propre responsabilité. Il n'est pas de jour où on ne nous signale que des lycéens ou lycéennes sont mis en garde contre les « méfaits du cinéma ». Ceux qui parlent ainsi à la légère de l'art muet sont-ils qualifiés pour lancer l'anathème ? Ne peut-on même affirmer qu'en général ils ne vont jamais au cinéma, ignorent tout de la question et sont victimes d'idées préconçues ? Que des universitaires soient assez rétrogrades pour dénier toute valeur au cinéma, cela les regarde. Mais ils n'ont pas le droit de porter des jugements ridicules et de parti pris. C'est pourquoi nous réclamons au plus vite une intervention du ministère de l'Instruction publique, auprès du corps enseignant. Il est temps.

Propagande Anglaise

NOUS ne saurions trop insister sur l'usage que nos Alliés les Anglais font du cinéma, pour développer leur commerce d'exportation. Ils ne se contentent pas de tourner des documentaires qui sont destinés à être projetés à l'étranger, par les soins de leurs consuls. Voici qu'ils essayent en ce moment de modifier la nature même des documentaires, en y introduisant des artistes connus. Ils semblent vouloir donner le coup de grâce au film « carte-postale » que nous subissons encore chez nous et qui nous montre des usines, ou des paysages vides. Ils incorporent au documentaire une action, ce qui permet au public de s'intéresser sans y prendre garde à des détails techniques de fabrication. Les Anglais n'ont d'ailleurs rien inventé. Bien avant eux des Français, comme Maurice Chailiot par exemple, avaient trouvé cette solution. Dironsons d'ailleurs qu'elle a effarouché plus d'un industriel ? Car nous avons en France cette mentalité, qu'il faut être ennuyeux, si l'on veut faire œuvre utile de propagande. Lorsque les documentaires anglais auront détrôné les documentaires français, peut-être se décidera-t-on chez nous à changer de méthode.

Pour encourager le Tourisme

UNE maison d'édition avait conçu le projet de faire exécuter un film documentaire, dans une région de France fort belle. Elle demanda au Syndicat d'initiative du pays de bien vouloir lui accorder son appui moral. Le secrétaire général de ce syndicat fit une réponse admirable, qui mériterait d'être encadrée.

« Nous ne pouvons à notre grand regret vous donner satisfaction, déclarait ce personnage. « Nous ne méconnaissons pas l'utilité du cinématographe. Nous sommes même convaincus que les films de tourisme peuvent attirer beaucoup de voyageurs dans une contrée. Mais nous estimons que pour l'instant, notre région est assez

« connue. C'est tout juste si, l'été dernier, nous « sommes parvenus à loger tous les touristes. Nos « hôteliers ne seraient pas contents de nous, si nous « leur occasionnions un surcroît de travail, en « les obligeant à créer des annexes, leurs hôtels « étant insuffisants, etc. » Que penseriez-vous d'un homme à qui vous proposeriez de faire fortune et qui vous répondrait : « Mon porte-monnaie est trop petit pour renfermer plus d'argent qu'il n'en contient. Je préfère rester pauvre » ? Oui, que penseriez-vous de cet homme ?

Les Affaires d'Anatole

LE dernier film de Cécil de Mille, *Les Affaires d'Anatole*, vient de remporter un succès considérable à New-York.

Voici la liste des nombreuses étoiles qui ont tourné dans ce film : Wallace Reid, Gloria Swanson, Elliott Dexter, Bébé Daniels, Monte Blue, Théodore Roberts, Agnès Ayres, Théodore Kosloff, Polly Moran, Raymont Hatton, Julia Faye.

A Paramount

PARAMOUNT engage des artistes français. Après M. Kaufman, c'est M. Lestocq, le directeur des engagements du studio de Londres, qui est venu à Paris pour préparer le terrain à MM. Fitzmaurice et Robertson qui vont venir tourner en France.

Bientôt, de nombreux artistes seront engagés et, grâce à Paramount, universellement connus.

Un peu plus tard, Paramount compte demander aux meilleurs metteurs en scène français leur concours.

De nombreux artistes français ont été déjà reçus. Bientôt, nous publierons la première liste des heureux élus qui vont paraître à côté de leurs confrères américains dans les prochaines productions de George Fitzmaurice, le célèbre metteur en scène du *Loup de dentelle*.

Les extérieurs de ces productions seront tournés en France et quelques scènes en Italie ; les intérieurs seront tournés au studio de Londres.

Les Agents sont de braves gens...

IL n'en faut pas douter. Les habitants de Los Angeles non plus car les policiers de cette ville étaient si complaisants que les producteurs américains les employaient pour personnifier dans leur film un... policeman ! (Jacques de Chabannes, seigneur de La Pallice en aurait dit autant s'il n'était pas mort en 1525 car, malgré qu'à ce temps-là l'Amérique ait été découverte, Los Angeles, Hollywood et les bathing beauties girls de Mack Sennett étaient encore ignorés !) Ces bouts de rôles étaient au moins payés 10 dollars, ce qui faisait la joie du policeman et... du metteur en scène, car ce dernier savait où trouver son homme et puis, il n'y avait pas de costume à fournir et l'acteur improvisé vivait réellement son rôle ! De plus, ce système avait le grand avantage d'éviter au régisseur de courir au *Namur* de Los Angeles chercher son « utilité ». Or, le Préfet de Police de cette ville vient d'interdire à ses subordonnés de figurer dorénavant dans les films. Et les policiers sont bien tristes... car ils peuvent dire adieu aux 10 dollars... et s'ils ne pleurent pas, c'est tout juste ! (Cela doit être diablement comique que de les voir s'asseoir au bord du trottoir et pleurer à chaudes larmes... comme Nazimova — mon bon ami Rollini en ferait un scénario merveilleux —) Mais ceux qui sont les plus ennuyés dans l'affaire sont le *director* et le *managing-director*. Dura lex, sed lex !!!!

(1) Voir N° 41

COURRIER DES "AMIS DU CINÉMA"

Cette rubrique est exclusivement réservée à nos Abonnés et aux "Amis du Cinéma"

Pretty heart. — 1° L'Amé de Koura-San est une production Paramount réalisée en 1917, par William de Mille et éditée en France par Pathé en avril dernier; Sessue Hayakawa (*Toyo*), Tsuru Aoki (*Koura-San*) et Myrtle Stedman (*Edith Jameson*) en étaient les principaux interprètes; 2° Pour l'honneur de sa race a été présenté par Phocéa dans le courant du mois de mars de cette année; ce film, réalisé en 1919 par William Worthington, fut tiré d'une nouvelle de Clara Whipple par Miss Frances Guinan et fut projeté aux États-Unis sous le titre de *Bonds of honor*; la distribution comprenait les noms de: Sessue Hayakawa (rôles de *Yama-Shiro* et *Sadao*), Tsuru Aoki (*Toyada*), Herschell Mayal (*Berkmann*), Marima Sais (*Olga*) et Dagmar Godowski (*Elva*).

Majesté. — 1° Donnez-nous votre nom et adresse afin que nous fassions les recherches nécessaires; 2° le nom de cette interprète m'est inconnu.

Joland d'Alger. — Nous ne pouvons pas vous donner ces adresses.

Le 7 de Trèfle. — Difficile à réaliser, hélas!

Frisson de harpe. — 1° Le Signe de Zorro, tiré du roman de J. Mac Cullough intitulé *The curse of Capistrano*, a été adapté par Eugène Mullin et réalisé par Fred Niblo; ce film était interprété par: Douglas Fairbanks (rôles de Zorro et don Diego Vega), Robert Mac Kim (capitaine Ramon) Noah Beery (*Sergent Pedro*), Marguerite de la Motte (*Lolita Pulido*), Claire Mac Dowell (*Dona Catalina*), Georges Périolat (*Le Gouverneur Alvarado*), Sydney de Grey (*don Alejandro Vega*), Charles H. Mailes (*don Carlos Pulido*) et Walt Whitman (*Frère Félipe*).

Sincère admiratrice de Mary. — 1° J'ignore totalement la religion de la famille Pickford; 2° en général, les stars américains envoient gratuitement leur photo; vous n'avez donc qu'à leur écrire; 3° adresses: a) Vivian Martin, Ivan Abramson Productions, care of Merit Film Corp., 130 West 46th Street, New-York City; b) Mary Osborne c/o Diando Studios, Long Beach (Cal.) U. S. A.; c) Jack Pickford at Los Angeles (Cal.) U. S. A.

Lucia A... — Jean Angelo, 11, boulevard Montparnasse, Paris; cet artiste est français.

Maryse Cloche. — 1° Fernand Herrmann, Studios Gaumont, 53, rue de la Villette, Paris (19°); 2° René Cresté, 4, rue Emma, Nice; 3° Fred Zorilla est retourné en Amérique du Sud, son pays natal.

Honneur aux vedettes! — Yvonne est une production américaine, interprétée par Mary Miles Minter et Allan Forrest; ce film a été tourné en Californie, aux environs de Santa-Barbara.

A. Florentin. — 1° C'est M. Volkoff qui incarnait Hubert du Thielay dans *La Pocharde*; 2° adresse: M. A. Volkoff, 6, rue des Petits-Champs, Paris; 3° il est préférable d'écrire en anglais à Nazimova.

Le diamant vert. — Votre observation est juste, mais veuillez ne pas perdre de vue que le film n'est que l'interprétation — parfois très libre! — du roman et que si le metteur en scène voulait tout filmer, cela l'entraînerait à un métrage excessif.

R. Mercier. — Merci de votre charmante lettre.

A. P... Nogent. — 1° Non; 2° Les deux gamines, ciné-roman en 12 épisodes, de Louis Feuillade, a été publié dans *l'Intransigeant* (adaptation de M. Paul Cartoux); 3° distribution: Georges Biscot (*Chambertin*); Sandra Milowanoff (*Ginette*); Olinda Mano (*Gaby*); Blanche Montel (*Blanche*); Violette Jyl (*Lise Fleury*); Jane Rollett (*Joséphine*); Alice Tissot (*Mlle Bénazet*); Lugane (*Mlle de Bersange*); Mme de Gordenko (*sœur Véronique*); Laure Moutet

(*Séphora*); Gaston Michel (*Philippe Bertal*); Edouard Mathé (*de Bersange*); Fernand Herrmann (*Pierre Manin*); Charpentier (*Amédée*); Martel (*Maugars*) et Bout de Zan (*René*).

Frettadou 1er. — L'esprit est fait, paraît-il, pour s'en servir... — 1° Ce sont les Films Triomphe, 33, rue de Surène, à Paris (8°), qui sont chargés de l'édition de *The Kid* (Le Gosse) en France; 2° ne pourriez-vous pas m'envoyer un exemplaire de l'E... des E...? A en juger par votre lettre, sa lecture doit être d'une rare truculence!!!

Frisson de harpe. — Cet article est très juste et il serait à souhaiter que toutes les jeunes filles « qui veulent faire du cinéma » le lisent.

Amédée B... Castres. — L'adresse de cet interprète m'est inconnue.

S. M. Pignouf 1er. — Très poétique, ce pseudonyme. — 1° Avouez tout de même que cette question n'est guère d'ordre cinématographique!... 2° oui; 3° non.

H. Longueville, Nantes. — La dernière soirée des diables-volants, film présenté par les Cinématographes Méric et non par Gaumont, était interprété par des artistes italiens: Mlle Fede Cedino et M. Cavallini.

Billy. — Merci de votre sympathie et de votre aimable lettre.

Ami 577. — Ce Monsieur m'est inconnu et n'a jamais été le metteur en scène de *Un drame sous Napoléon*, car ce film a été réalisé par M. Gérard Bourgeois pour les films Eclair.

Ami Jack. — Oui.

Little soldier. — 1° Il n'y a aucun studio à Lyon; 2° Huguette Duflos, 12, rue Cambacérés, Paris.

Gropper, Tasi. — Anne Luther est née en Amérique, dans l'Etat de New-York, à Newark, en 1894; adresse: care of Wistaria Productions, Inc., 1520 Broadway, New-York City (U. S. A.).

Cynthia Claudy. — Nous vous avons écrit le 17 dernier; dans cette lettre, nous vous prions de vous adresser directement aux producteurs de films; si vous ne l'avez pas reçue, la poste en est seule cause.

Henri C... — 1° Je ne pense pas; 2°, 3° et 4°, oui.

Espiègle Zizi. — 1° Pour faire partie de l'A. A. C., il faut d'abord être abonné à *Cinémagazine*; 2° la cotisation annuelle est de deux francs.

Paul S..., Le Vésinet. — Voir ci-dessus.

Gaston V..., Montbrison. — La question est à l'étude.

La Pawlova. — M. Varoquet est l'interprète du rôle d'André Muzillac dans *L'Affaire du train 24*; écrivez-lui chez Pathé, 43, rue du Bois, à Vincennes (Seine).

Hellen de Blumer. — 1° Mais oui, la photo d'André Nox que nous vendons est autographiée; 2° non, pas pour le moment.

La rose de Madura. — Votre lettre est charmante et je vous présente mes excuses de ne pouvoir répondre à certaines questions que vous me posez, vu qu'elles sont d'ordre tout à fait... sentimental!... et puis, il y a la censure directoriale!!! — 1° Je ne comprends pas du tout ce que vous voulez dire en parlant de l'amie Blondy; 2° Dolores Cassinelli, care of Commonwealth Film Corp., 1600 Broadway, New-York City (U. S. A.); 3° Francesca Bertini vous enchantera? Moi, elle m'exaspère!

F. G..., Tourcoing. — 1° C'est M. Maurice de Féraudy (et non Jacques) que vous avez vu dans le rôle du Père Rousset, de *Blanchette*; adresse: 11 bis, rue Pigalle, à Paris; 2° Pathé ou Gaumont vous vendront ces photos.

Pour elle. — Ainsi, selon vous, un bon metteur en scène doit avoir des visions..., des visions de cinéma, sans doute?!!!

I love you for always. — Many thanks for your love, my dear! — 1° René Cresté, 4, rue Emma, Nice; 2° à mon avis, le meilleur artiste de cinéma est celui qui n'a jamais passé par le théâtre ou le café-concert; 3° pour exercer la profession d'opérateur-projectionniste, il est indispensable d'avoir bien étudié la technique du métier.

1313. — 1° Vous verrez très prochainement Mlle Maguy Deliac dans *L'hironnelle et la mésange*, ainsi que dans *L'arlésienne* (rôle de Violette); 2° adressez-vous de notre part à l'école des opérateurs, 66, rue de Bondy, à Paris.

Récamière. — Mlle Parisys, 67, rue de la Boétie, Paris.

Zaza. — 1° La projection de 20 mètres de film dure environ une minute; 2° chaque image d'un film a 24 millimètres de large sur 18 de haut (il s'en déroule environ 16 à 18 à la seconde).

Arthur Fabert. — Vous avez un excellent professeur tout près de chez vous, au 41, de la rue des Martyrs.

Nell-lit. — Faites-moi connaître vos nom et adresse si vous voulez que je vous procure des correspondants.

Gem', Vendeuvre. — Nous n'avons que 52 numéros dans une année et les « Amis » sont si nombreux que nous ferions trop de jaloux!

Madys C... — 1° En effet, on a beaucoup parlé d'un mariage entre William S. Hart et Jane Novak...; 2° nous pouvons vous procurer la photo de William Hart contre la somme de 2 francs franco.

Pépette. — Ceci est malheureusement vrai: parmi les jeunes filles « qui veulent faire du cinéma », il y en a quelques-unes dont l'ambition est, non seulement de devenir une star, mais surtout de mener la vie *four in hand*!

Mexico. — 1° René Fernand, Pigeard et Cie, 61, rue de Chabrol, Paris; 2° la photo du banquet de l'A. A. C. qui eut lieu au bar du Journal n'a pas été réussie.

Charles M..., Boue. — Nous n'avons pas édité *Le Roi de l'audace*; néanmoins, du N° 20 à 29, nous avons publié un résumé de chaque épisode de ce ciné-roman avec quelques photographies. Nous tenons ces numéros à votre disposition.

Le duc de Reischadt. — Ma personnalité devrait moins vous intéresser que mes réponses.

La Maison qui n'est pas... comme ailleurs!

C'EST...

L'UNIVERSITÉ CINÉMATOGRAPHIQUE

4 et 6, Rue Coustou, PARIS (Place Blanche) - Tél. : MARCADET 25-04

Là, dans un studio charmeur, dans des décors d'enchantement, sous des lumières tamisées : ON TRAVAILLE !

On y apprend TOUT ce qu'il faut vraiment savoir, comprendre et traduire pour devenir une... "Vedette de l'Écran"

Tous les jours (sauf le Samedi et le Dimanche), de 9 heures à 12 heures et de 4 à 7 heures. Programme et tarif franco. — Cours d'ensemble et leçons particulières. Cours spécial populaire le soir, les Mardis et Jeudis, de 20 h. 30 à 22 heures.

Lisette. — Nous allons éditer une photo de Doug. et Mary avec autographe.

Dougllette. — 1° Donnez-nous votre adresse et nous nous ferons un plaisir de vous expédier l'insigne de l'A. A. C.; 2° vous avez droit au Courrier des Amis du Cinéma; 3° tous nos remerciements pour votre geste charmant; 4° non, vous confondez.

IRIS.

Pour correspondre entre "Amis"

Chaque semaine, nous publierons sous cette rubrique les noms et adresses des membres de l'Association des Amis du Cinéma désireux d'entretenir une correspondance avec d'autres « Amis » ayant le même désir.

M. Georges Thébaud, à Bourg-la-Croix, Les Ponts-de-Cé (Maine-et-Loire).

M. Gaston Viillard, rue des Pénitents, Montbrison (Loire).

M. Raymond Vernier, 19, rue du Pays, à Roubaix (Nord).

Aux Éditions de la LAMPE MERVEILLEUSE

29, Boulevard Malesherbes, PARIS

Paraît

EL DORADO

L'Émouvant Mélodrame Cinématographique

de Marcel L'HERBIER

- Raconté par Raymond PAYELLE -

avec de très nombreuses ILLUSTRATIONS

CE LIVRE LUXUEUX EST VENDU SEULEMENT

3 fr. 75

Les Éditions de la Lampe Merveilleuse publient les plus beaux drames, les plus charmantes comédies cinématographiques, les plus merveilleux films documentaires. Tous les fervents de l'écran voudront posséder cette collection nouvelle et attrayante qui présentera l'art muet sous tous ses aspects.

En vente chez tous les Libraires et dans les Bibliothèques des Gares et à "CINÉMAGAZINE"

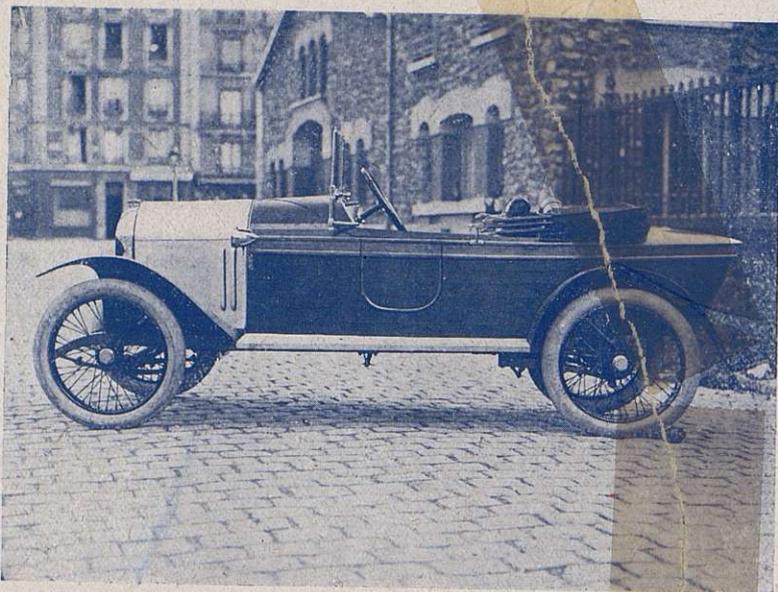
SOCIÉTÉ ANONYME
LES GRANDES PRODUCTIONS CINÉMATOGRAPHIQUES

Capital : 1.200.000 francs

Le Prince Charmant

COMÉDIE TOURNÉE par les 10 LAURÉATES
du CONCOURS de PHOTOGÉNIE de Cinémagazine

*Ce film, qui sortira le 9 Décembre, constitue un
concours capable d'intéresser tous les publics*



Voici

le

1^{er} PRIX

Voici

le

1^{er} PRIX

UNE AUTOMOBILE MOURRE

2^e Prix :

UN MANTEAU DE FOURRURE

= de la Maison WEIL, 4, Rue Ste-Anne, Paris =

INSTITUT CINÉGRAPHIQUE

Place de la République (18-20, Faubourg du Temple)

Ascenseurs -:- Téléphone : ROQUETTE 85-65 -:- Ascenseurs

Préparation complète au Cinéma dans studio moderne, par artistes metteurs en scène :
MM. Nat PINKERTON, F. ROBERT, CONSTHANS, HUGUENET Fils, etc.

COURS ET LEÇONS PARTICULIÈRES (de 14 à 21 heures)

Les élèves sont filmés et passés à l'écran avant de suivre les cours.

*Si vous désirez devenir une vedette de l'écran
Si vous désirez savoir si vous êtes photogénique
Si vous désirez ne pas perdre de temps et d'argent
Si vous désirez vous éviter des désillusions : :
Si vous désirez savoir si vous êtes doué : : :*

ADRESSEZ-VOUS A NOUS !

NOUS filmons TOUT ; Mariages, Baptêmes, etc.

TOUS, petits et grands, jeunes et vieux, amateurs et professionnels.

Nos opérateurs vont PARTOUT.

CINÉMA A VENDRE, région de l'Est. 1.500
places, petit loyer, bail 20 ans renouve-
lable. On peut faire aussi théâtre et music-hall.
Bar dans la salle. Très bonne affaire. On traiterait
avec 100.000 francs comptant. S'adresser au bureau
du journal.

Avoir du SUCCÈS, DOMINER, RÉUSSIR

Rêves réalisés grâce au Sachet de NIARKA, parfumé, astral,
magnétique, très personnel. FORCE, BONHEUR et RÉUSSITE en Tout.
Not. exp.c. 0 fr. 60, M^{me} G. NIARKA, 131, Av. de Paris, S-Mandé (S.)

ÉCOLE Professionnelle d'Opérateurs

66, Rue de Bondy - Nord 67-52
PROJECTION ET PRISE DE VUES

COURS GRATUITS ROCHE OIU
55^e année. Subvention min. Instr. Pub. Cinéma.
Tragédie, Comédie, Chant, 10, rue Jacquemont
(N-S. : La Fourche).

MARIAGES

HONORABLES Riches et
de toutes Conditions, Facilités
en France, sans rétribution
par œuvre philanthropique
avec discrétion et sécurité. Écrire
30, Avenue du Bel-Air, BOIS-COLOMBES (Seine)
Réponse sous pli fermé sans aucune Extérieur

TRÈS IMPORTANT CONSORTIUM FRANÇAIS

production-exploitation internationale cher-
che derniers 400.000 fr. à souscrire sur PLU-
SIEURS MILLIONS - contrats et références
1^{er} ordre.
Écrire CINE-CONSORTIUM à CINÉMAGAZINE

Les Romans de Cinémagazine

LE GRAND JEU

--- ROMAN-CINÉMA ---

--- EN 12 ÉPISODES ---

ADAPTÉ DU FILM PATHÉ

PAR

GUY DE TÉRAMOND

Le FAUVE de la SIERRA

--- ROMAN-CINÉMA ---

--- EN 12 ÉPISODES ---

ADAPTÉ DU FILM PATHÉ

PAR

GUY DE TÉRAMOND

Chaque Volume in-8°, orné de nombreuses
photographies, avec Couverture en 2 couleurs

Prix franco : 2 fr. 50

N° 43. — 11 Novembre 1921.

LES TROIS MOUSQUETAIRES

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr



Gaston JACQUET

PHOTO PATHÉ